

PIERRE LOUÏS

ŒUVRES
COMPLÈTES

TOME I



SLATKINE REPRINTS
GENÈVE
1973

Œuvres complètes de Pierre Louÿs, 1929 - 1931,
tome 1 (1929 - 1931) Poésies de Méléagre, suivies de
Mimes des courtisanes

Pierre Louÿs



Slatkine reprints, Paris, 1973

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

Poésies de Méléagre, suivies de Mimes des courtisanes

TABLE DES MATIÈRES

POÉSIES DE MÉLÉAGRE

VIE DE MÉLÉAGRE.

I. LES TROIS BUCOLIQUES.

II. EROS.

III. LES AMOURS D'HÉLIODORA.

IV. MYÏSKOS.

V. ÉPIGRAMMES DIVERSES.

VI. LA COURONNE FLEURIE DES MUSES.

VII. LE TOMBEAU DE MÉLÉAGRE.

APPENDICE.

MIMES DES COURTISANES

PRÉFACE.

I. L'ÉDUCATION DE CORINNA.

II. LES LESBIENNES.

III. LE PLAISIR D'ÊTRE BATTUE.

IV. L'AMANT DE CŒUR.

V. LES CONSEILS MATERNELS.

VI. LES MENSONGES HORS DE PROPOS.

VII. LA JOUEUSE DE FLÛTE.

VIII. LA NUIT.

IX. LA RÉCAPITULATION.

X. LE PHILOSOPHE.

XI. LA MÉPRISE.

XII. LE RETOUR MALENCONTREUX.

XIII. LA TERREUR DU MARIAGE.

XIV. L'ABANDONNÉE.

XV. L'INCANTATION.

VIE DE MÉLÉAGRE

Méléagre naquit dans une cité blanche et verte, parmi les palmiers, les eaux vives, à Atthis, nous dit-il. Or, il ne s'appelait pas Méléagre, et Atthis est une ville qui n'a jamais existé.

Il était Syrien, il était Israélite, comme Heinrich Heine, à qui il faut le comparer. On pense qu'il se convertit de bonne heure aux belles déesses de l'Hellas, à la langue de Sapphô et d'Alcée. Les derniers poètes survivants ne virent pas en lui un barbare, mais ils l'accueillirent parmi eux, comme fit Artémis pour ce divin khéroub qu'elle rencontra un matin sur les pentes boisées du Liban lorsqu'ayant chassé très longtemps elle s'était presque égarée. Les Grecs de Byblos racontaient que l'Ange lui avait paru quelque enfant du Cygne et de Kypris, et qu'au seul regard de la déesse, il l'avait suivie comme la lumière.

Raphaël, ou David peut-être, ou Jean, ainsi s'appela Méléagre. La vallée du Hiéromyces, qui est aujourd'hui le Yarmouk, le vit naître, cela est possible. C'est là qu'il put lire la Bible et garde du Sir Hasirim assez de grâce et de volupté pour donner aux Charites d'Ionie toute la langueur orientale. Quand il eut passé l'enfance, il partit pour l'île de Tyr et y vécut toute sa jeunesse.

Ce fut une vie très régulière ; il fit des vers et fréquenta chez les courtisanes. Il y a lieu de croire que ses premiers essais furent dictés par une passion plus rêvée que sentie. Il se créa une idéale amie qu'il nomma Dzenophila, ce qui veut dire chère à Dzeus ou, peut-être, pieuse envers lui. Autour de ce nom, il assembla le cortège ailé des Désirs, la triple splendeur des Charites et tous les dons cythéréens ; mais, si même elle exista, les vers qu'il écrivit pour elle montrent qu'il ne la connut point.

La plus aimée fut sans doute Lykainis, pour qui il ne fit que trois épigrammes, et qui le trompa. La mieux chantée, la plus célèbre, est l'éloquente Héliodora.

Héliodora, don de Hélios, s'appelait-elle ainsi pour être née au pays du soleil levant ? Indoue, Perse ou Babylonienne, ou du royaume de Saba ? Il l'aima, il la chanta fidèle et adultère, vivante et morte. Nous savons par lui que sa conversation avait tous les charmes, et son âme toutes les passions. Elle avait pour amies Timo, Timarion, Antikleia, Dorothea, et une juive du peuple que Méléagre avait connue et qui se faisait appeler Dêmô.

Lykainis, Héliodora, Dêmô, telles furent les maîtresses de Méléagre à Tyr. Il ne semble pas qu'il en ait eu d'autres, sauf peut-être cette petite Phanion à qui il adressa une pièce très tendre et deux épigrammes précieuses. Mais il nous a laissé quelques distiques isolés, faits pour des courtisanes qui recherchaient sa compagnie et le priaient à dîner. C'est ainsi qu'il a éternisé le souvenir de la charmante Tryphéra de Kallistion, qui aurait dû s'appeler Kallischion, et d'Asklépias dont les yeux étaient bleus comme la mer tranquille.

Méléagre eut aussi des amis. Comme Anakréon chanta Bathylle, Virgile Alexis, et Shakespeare le jeune comédien qui joua Rosalinde et Juliette. Méléagre aima Myiskos, et d'autres encore. Quand il devint vieux, il quitta la ville.

Il se retira à Kôs, patrie de Dzeus, et fut inscrit comme citoyen des Méropes. Peut-être fut-ce à la suite d'une maladie grave qu'il se décida à mettre sa vieillesse sous la protection d'Asklépios, à qui l'île était consacrée. Dans ce lieu adorable, au bord de la mer Céramique, en vue de Cnide et d'Halicarnasse, il vit le soir tomber peu à peu sur sa vie. C'est là qu'il apprit un jour la mort d'Héliodora ; je le sais, car son épitaphe est en langue dorienne. Il lui dit adieu de très loin, comme au dernier souvenir de sa jeunesse orientale. Autour de lui, les abeilles bruissaient dans les vignes ; sur les prairies scintillait le cri des cigales, et des femmes passaient sur la route enveloppées de lumière rose par ces légères étoffes de soie transparente que l'on tissait à Kôs même, et qui laissaient aux formes leur beauté. Au-dessus de la ville, entre le ciel et la mer profondément bleus, rayonnait la blancheur de l'Asklépiéon ; Méléagre y montait souvent, car l'enceinte sacrée renfermait le marbre incomparable de Praxitèle : « Aphrodite vêtue », qu'il avait sculpté, disaient les prêtres, dans l'inspiration d'Apollon.

C'est là qu'ayant fait pour lui-même cette couronne fleurie des Muses qu'on appelle l'Anthologie, entouré des vers qu'il aimait, il s'endormit dans la paix des dieux, vers le temps où naquit Jésus.

26 février 1893.

I

À LA CIGALE

Cigale bruissante, ivre de gouttes de rosée * tu joues une musique champêtre dans la solitude.

Et, posée à la pointe des feuilles, avec tes pattes à dents de scie, * sur ton écaille hâlée tu fais vibrer la chanson de la lyre.

Or, amie, chante quelque chose de neuf aux Nymphes qui habitent dans les arbres ; * pour répondre à Pan, chante ton cri ;

Si bien qu'ayant fui l'Érôs, au sommeil de midi je m'endors, * ici, étendu sous l'ombreux platane.

II

À LA SAUTERELLE

Sauterelle, divertissement de mes désirs, charme de mon rêve ; *
sauterelle, muse des champs, harmonieuse ailée,

Lyre naturelle, joue-moi ce que j'aime * en frappant avec tes petites
pattes tes ailes chanteuses.

Pour que des peines tu me délivres, et du souci qui me tient éveillé, *
sauterelle, toi qui chantes la voix endormeuse d'amour.

En présent pour toi de la ciboule verte le matin je te donnerai * et de la
rosée à boire, divisée en petites gouttelettes.

III

ÉPITAPHE D'UN LIÈVRE

Moi, aux pieds rapides, encore enfant dérobé à ma mère, * de tout son cœur, moi, le lièvre aux oreilles longues.

En son giron m'aima et me nourrit la jeune fille à la peau douce, * Phanion, me faisant brouter des fleurs de printemps.

Je n'avais plus le regret de ma mère. Je meurs d'une nourriture * inépuisable, à maint repas m'étant engraisé.

Et près de son lit elle a enterré mes restes, afin que dans ses rêves * toujours elle revît voisin de sa couche mon tombeau.

II

É R O S

IV

Je crie : « Il a été perdu : Érôs, le sauvage. » Il n'y a qu'un instant, * matinal, hors de mon lit, il est parti, s'étant envolé.

C'est un enfant qui a le charme des larmes, qui parle sans cesse, vif et hardi, * riant à nez ouvert, ailé, pharétrophore.

Son père, je ne pourrais pas dire qui c'est : ni Aïther, * ni Khthôn ne disent avoir enfanté l'audacieux, — ni Pélagas.

Partout et par tous il est haï. Or prenez garde *, de peur qu'aujourd'hui dans vos âmes il ne pose d'autres filets.

Mais le voilà, dans son trou. Tu ne m'échappes plus, * archer, blotti dans les yeux de Dzenophila.

V

Qu'il soit vendu ! même s'il est au sein de sa mère endormi, * qu'il soit vendu ! pourquoi aurais-je cet intrigant à nourrir ?

Il est camus, hypoptère ; avec le bout de ses ongles * il griffe ; il pleure et souvent, à la fois, il rit ;

Pour comble il est entêté, bavard, curieux, * sauvage : même avec sa mère aimée il ne s'apprivoise pas.

Tout un monstre : c'est pourquoi il sera vendu. Si, au départ, * quelque marchand veut acheter l'enfant, qu'il s'avance !

Mais voilà qu'il supplie, qu'il pleure... Je ne te vends plus, * rassure-toi : sois le camarade de Dzenophila et reste ici.

VI

Oui, par Kypris, Érôs, je te brûlerai tout au feu, * ton arc, et ton carquois porteur de flèches de Scythie.

Je les brûlerai, oui. Pourquoi ris-tu sottement sous ton nez épaté * en soufflant du nez ? Dans un instant tu riras jaune.

Car ces porteuses de Désirs, tes ailes rapides enfin coupées, * je serrerai à tes pieds une entrave d'airain.

Mais ce sera pour moi une victoire à la Kadmos, si, près de moi, * je t'unis à mon âme comme le lynx dans la chèvrerie.

Va-t'en donc, ô Difficile à vaincre ! Prends encore de petites talonnières, * et envoie-toi vers d'autres avec tes ailes rapides.

VII

Au maternel giron, l'enfant à l'aurore jouant * aux osselets, il a joué mon
âme, Érôs.

VIII

Trois Kharites, trois douces vierges Heures, * trois Désirs amoureux me jettent des flèches.

Est-ce qu'Il m'a tiré d'en haut trois flèches, comme s'il voulait * frapper non pas un seulement, mais trois cœurs en moi ?

IX

Le dé en soit jeté ! Allume. J'irai. Allons, ose, * lourd de vin, qu'est-ce que tu as à réfléchir ? J'irai à l'orgie.

J'irai à l'orgie ? Où vas-tu, mon cœur ? Mais avec l'amour pourquoi raisonner ? * Allume vite ! Où sont mes mœurs d'autrefois !

Que soit chassée la trop grande peine de la sagesse. En un mot, sache * ceci, que même la volonté de Dzeus est abaissée par Érôs.

X

Bien que des ailes rapides à ton dos s'étendent, * et malgré, de ton scythique arc, les flèches au loin lancées,

Je t'échapperai, Érôs, sous terre. Mais pourquoi ? Car lui-même * il n'a pas évité ta puissance, Aïdas Pandamator.

XI

Ô homme, venez à mon secours ! De la mer sur la terre * à peine, après mon premier voyage, ai-je posé les pieds,

Que m'entraîne de là le violent Érôs. Comme montrant une flamme * brille la beauté de l'enfant amoureux à voir.

Je mets mes pas dans ses pas, et dans l'air, par une illusion douce, * j'abstrais sa forme et je l'embrasse avec ses lèvres.

Est-ce que, ayant fui la mer mauvaise, je vais, dans un bien plus grand danger, * traverser sur terre le flot plus mauvais de Kypris ?

XII

Je suis couché. Foule aux pieds ma nuque, cruel daimôn.* Je te connais, oui, par les dieux, et que tu es lourd à porter.

Je connais aussi tes flèches en feu. Quand tu jetteras sur mon âme tes torches, * tu n'y brûleras rien, car elle est toute en cendre.

XIII

Toujours bruit en mes oreilles la voix d'Érôs ; * mon œil silencieux consacre aux désirs ses larmes douces.

Ni la nuit ni le jour ne m'ont endormi, mais sous les philtres * déjà mon cœur quelque part se creuse.

Ô, ne savez-vous que voler vers moi, ailés Érôs ? * Et vous envoler ne le pouvez-vous pas ?

XIV

Ni les boucles de Timo, ni le scandale d'Héliodora, * ni le prothyre parfumé de Timarion,

Ni le mou sourire d'Antikleia aux yeux de bœuf, * ni les couronnes de Dorothea nouvelles-fleuries,

Nulle, dans ton carquois, de tes flèches ailées * ne se cache, Érôs, car en moi sont tous tes traits.

XV

Oui, par les belles amoureuses boucles de Timo, * par la peau parfumée de Dêmô, hanteuse de rêves.

Oui encore, par les jeux aimés d'Ilias, par cette veilleuse * allumée qui de nos orgies boit tous les chants lyriques,

Je n'ai plus qu'un tout petit souffle, Érôs, sur les lèvres : * si tu veux même celui-là, dis et je l'exhalerai.

XVI

ÉROS ET PSYKHÈ

Si ta flamme brûle trop souvent dans l'âme papillonnante et nageuse, *
elle fuira, Érôs. Elle aussi, méchant, elle a des ailes.

XVII

Ne t'ai-je pas crié ces choses, Psykhè ? « Par Kypris tu es prise, * ô malheureuse amante, pour avoir à la glu trop souvent volé. »

N'ai-je pas crié ? Le filet t'a prise. Pourquoi vainement dans tes liens * palpites-tu ? Érôs lui-même t'a lié les ailes,

T'a mise sur le feu, a versé des parfums sur toi défaillante, * et donné à l'altérée des larmes chaudes à boire.

Ô Psykhè lassée, tantôt par le feu tu brûles, * tantôt la fraîcheur t'évente et tu recueilles ton haleine.

Pourquoi pleures-tu ? Lorsque dans ton giron l'inexorable Érôs * tu nourrissais, ne savais-tu pas qu'il se nourrissait contre toi ?

Ne savais-tu pas ? Maintenant, connais le prix de la belle nourriture, * toi qui ensemble le feu et la fraîche neige as reçus ?

Toi-même tu l'as voulu : porte ta peine. Tu souffres justement * ce que, tu as fait, brûlée d'une ardeur mielleuse.

XVIII

Psykhè en larmes, pourquoi la blessure fermée d'Érôs * à travers tes entrailles encore une fois se rouvre-t-elle ?

Non, non ! je t'en prie par Dzeus : non, par Dzeus ! ô volontairement folle ! * Ne remue pas sous la cendre le feu qui rougeoie par-dessous.

Car aussitôt, ô oublieuse de tes maux ! si, encore une fois fugitive, * Érôs te reprend et te possède, la déserteuse sera mal traitée.

XIX

ÉROS ET KYPRIS

Quoi d'étrange si le fléau des mortels, Érôs, a des flèches de feu * qu'il lance, et des yeux effrontés qui amèrement rient ?

Sa mère n'aime-t-elle pas Arès ? N'est-elle pas femme * de Haphaïstos, habituée au feu et aux épées ?

Et la mère de sa mère, n'est-ce pas sous le fouet des vents Thalassa * farouche et hurlante ? Son père ce n'est ni celui-là ni un autre.

C'est pourquoi de Haphaïstos il a les feux, des vagues les colères, * et d'Arès les flèches ensanglantées.

XX

Terrible Érôs, terrible ! Mais pourquoi davantage et encore dire * et encore, gémissant souvent : terrible Érôs.

Car l'enfant rit de tout cela ; et souvent de ce qu'on lui reproche * il se réjouit ; quand je lui dis des injures il est même heureux.

C'est une merveille pour moi, qu'apparue à travers la glauque * écume, avec de l'eau, Kypris, tu aies enfanté le feu.

XXI

En offrande à toi, Méléagre consacre sa lampe familière, * Kypris aimée.
Elle fut initiée à tes nuits blanches.

III

LES AMOURS D'HÉLIODORA

XXII

Je tresserai la giroflée blanche ; je tresserai mollement avec des myrtes *
le narcisse ; je tresserai aussi de riants lis ;

Je tresserai aussi le doux crocos, et sur le tout l'hyacinthe * pourprée ; je
tresserai aussi les amoureuses roses ;

Afin que sur les tempes d'Héliodora aux cheveux parfumés * la
chevelure aux belles boucles se jonche des fleurs d'une couronne.

XXIII

La couronne se fane autour de la tête d'Héliodora * qui rayonne,
couronne elle-même de la couronne.

XXIV

Je dis que dans les causeries la belle diseuse
Héliodora * vaincra même les Grâces par sa grâce.

XXV

Par l'Érôs, je veux entendre de mes oreilles Héliodora * parler, plutôt que les cithares du Latoïde.

XXVI

Au fond de mon cœur la belle diseuse Héliodora, * l'âme de mon âme,
est modelée par Érôs.

XXVII

Verse, et : « Encore ! », dis : « Encore ! Encore ! à la santé d'Héliodora ! » * Dis, et dans le vin mêle la douceur de son nom.

Et, mouillée de parfum, bien qu'elle soit d'hier * en souvenir d'elle, ceins-moi d'une couronne.

Elle pleure, la rose amoureuse, regarde, parce que celle-là * est ailleurs et ne la voit pas dans mes bras.

XXVIII

Verse, à la santé de Peïthô et de Kypris : d'Héliodora ! * et encore à la même, à l'harmonieuse Kharite !

Car pour moi elle est déesse, elle que je désire * et dont je bois le nom mêlé au vin pur.

XXIX

Buveuse de fleurs, abeille, pourquoi sur la peau d'Héliodora * te poses-tu, toi qui viens des corolles du printemps ?

Est-ce pour révéler que cette chose douce et intolérable *, toujours amère au cœur, l'aiguillon d'Érôs, elle l'a ?

Oui, je crois, c'est cela que tu dis ? Eh bien, l'amoureuse, tu peux t'en retourner *. Va, il y a beau temps que nous savions la nouvelle.

XXX

Il joue à la balle, l'Érôs que je nourris ; à toi, Héliodora, * il lance le cœur qui pantelait en moi.

Va, reçois le Désir qui veut jouer ; si loin de toi tu me * rejettes, je ne souffrirai pas cette insulte contraire au jeu.

XXXI

Je t'implore, Érôs ! Que l'insomnie en moi et le désir d'Héliodora * tu endormes, respectueux de ma muse suppliante.

Ou, par tes flèches, qui n'ont appris à frapper * que moi seul, flèches ailées toujours contre moi lancées,

Si tu me tues, je laisserai cette parole * comme épitaphe : « Vois, étranger, un meurtre d'Érôs. »

XXXII

Ongle aigu, c'est Érôs qui t'a fait croître, (ongle) d'Héliodora ; * ses chatouillements me vibrent jusqu'au cœur.

XXXIII

Ô nuit, ô insomnie dans le désir d'Héliodora, * et à l'aube morose, ô frissons, volupté des larmes...

Est-ce qu'elle a gardé de ma tendresse un peu ? et du baiser * se souvient-elle ? est-il encore brûlant dans ses froides pensées ?

Est-ce qu'elle se couche avec des larmes ? mon ombre en rêve * l'embrasse-t-elle vainement contre sa poitrine avec des baisers ?

Ou bien... un autre amour, de nouveaux jeux ? Puisses-tu jamais, Lampe, * ne voir ces choses ; mais de celle que je t'ai confiée être la gardienne.

XXXIV

Astres et, ô favorable aux amants, belle lumineuse Sélène, * ô Nuit, ô petit instrument compagnon des festins,

Est-ce que l'amoureuse encore dans son lit je la trouverai * éveillée, et vers sa lampe toujours lamentant ?

Ou bien, a-t-elle un amant auprès d'elle ? Sur le seuil, fanées * par les larmes, je suspendrai les suppliantes couronnes.

Avec cette épigraphe : « Kypris, pour toi Méléagre, initié * à tes jeux, suspendit ces dépouilles d'amour. »

XXXV

Pour cela seul, mère de tous les dieux, je te supplie, chère Nuit, * oui je te supplie, compagne éhontée des orgies, redoutable Nuit.

Si quelqu'un, introduit sous la couverture d'Héliodora, * se réchauffe et oublie le sommeil contre cette peau douce,

Que s'endorme la lampe, et lui, dans le giron de cette femme, * lassé, qu'il repose, nouvel Endymion.

XXXVI

On l'a enlevée ! Qui a été assez méchant pour l'attaquer ? * Qui est celui-là qui a osé, même contre Érôs, le combat ?

Allume vite les torches de pin. Cependant... un bruit... Héliodora ! *
Reviens encore dans ma poitrine, mon cœur.

XXXVII
(ÉPITAPHE D'HÉLIODORA)

Mes larmes là-bas à travers la terre, Héliodora, * je te les donne, derniers restes d'amour, jusque dans le Haïdas,

Larmes douloureusement pleurées. Sur la lugubre tombe * je verse en libations le souvenir de nos désirs, le souvenir de notre vie intime.

Tristement, car tristement, amie, même dans la pourriture, moi Méléagros * je te pleure, vaine supplication devant l'Akhérôn.

Aïe ! aïe ! où est ma fleur désirée ? Il l'a prise, Haïdas, * il l'a prise ; il a souillé de poussière la fleur nubile.

Mais je t'implore à genoux, ô Terre, nourrice de tout : la malheureuse * doucement dans ton giron, mère, embrasse-la.

LES AMOURS DE DZÉNOPHILA

XXXVIII

Les trois Grâces ont donné trois couronnes à ma maîtresse * Dzenophila, symboles d'une triple beauté.

L'une sur la peau lui a mis le désir, l'autre sur ses formes la passion, * l'autre dans sa voix la douce parole.

Trois fois bienheureuse celle qui tient de Kypris son lit, * de Peithô sa voix, et sa douce beauté d'Erôs.

XXXIX

Les harmonieuses Muses la Pêctis, et la parole sage * avec Peïthô, et le bel Erôs qui dirige,

Dzénophila, t'ont donné le sceptre des désirs, et ensuite * les trois Grâces t'ont donné trois grâces.

XL

Dzénophila tient sa beauté d'Erôs, son éternel charme * de Kypris, et des Grâces sa grâce.

XLI

Qui a peint pour moi l'éloquente Dzenophila, mon amie ? * qui m'a amené d'entre les Trois une Grâce ?

Vraiment celui-là fit une gracieuse œuvre * et me donna la Grâce avec grâce.

XLII

Déjà la giroflée blanche fleurit, et fleurit sous la pluie * le narcisse, et fleurissent au hasard des montagnes les lis.

Et déjà l'amoureuse, parmi les fleurs devenue fleur, * Dzenophila fleurit, douce rose de Poïthô.

Prairies, sous vos vaines chevelures brillantes pourquoi riez-vous ?
L'enfant vaut toutes vos couronnes parfumées.

XLIII

Douce est ta voix, par Pân l'Arkadien, quand pour la lyre tu chantes *
Dzénophila, et c'est un doux air que tu joues.

Où te fuir ? partout m'environnent les Erôs. * Ils ne me laissent pas
respirer quelque temps.

Ta beauté me jette le désir, ta voix aussi, * ta grâce, ta... que dire ? Tout.
Je suis en feu.

XLIV

Le vase est tout joyeux. Il dit que l'amoureuse * Dzénophila le touche avec sa bouche harmonieuse.

Heureux vase ! Ah ! puissent sous mes lèvres ses lèvres posées * d'un seul souffle prendre mon âme et la boire.

XLV

Bruyants moustiques, impudents et de sang humain * siphons, nocturnes
bêtes à deux ailes,

Laissez Dzenophila, je vous supplie, abandonnée au calme sommeil *
dormir. Voilà ma peau, mangez-en pour vous occuper.

Mais pourquoi parler ? Les bêtes aussi, sans m'écouter, * jouissent sur
cette peau molle où elles s'échauffent.

Mais encore une fois je vous préviens, mauvaises bêtes, rabattez votre
audace * ou vous saurez de quoi mes mains jalouses sont capables.

XLVI

Vole pour moi, moucheron, messager rapide, au bord de l'oreille * de Dzénophila ; touche-la, et murmure ceci :

« Il est éveillé. Il t'attend. Et toi, ô oublieuse de tes amants, * tu dors. »
Va, vole... Oui, ami des Muses, vole !

Parle bas pour ne pas éveiller aussi celui qui couche avec elle : * tu exciterais sur moi de jalouses colères.

Si tu m'amènes l'enfant, je t'enroulerai dans une peau de lion, * moucheron ! et je donnerai à ta main à porter la massue.

XLVII

Tu dors, Dzénophila, branche alanguie. Puissé-je en toi maintenant *
comme un sommeil sans ailes entrer dans tes paupières,*

Afin qu'en toi pas même Lui qui tient les yeux de Dzeus charmés * ne
vienne, et que je te possède moi-même, moi seul.

LYKAÏNIS

XLVIII

Dis à Lykaïnis, Dorcas : « Vois comment, amante deux fois vendue, * tu as été prise ! On découvre le faux amour avec le temps. »

XLIX

Va lui dire ces choses, Dorcas. Et deux fois à elle-même * et trois fois, Dorcas, dis-lui tout. Cours.

Ne tarde plus, vole... un instant, un instant, Dorcas, attends ! * Dorcas, où cours-tu avant d'avoir tout compris ?

Ajoute à ce que je t'ai dit depuis longtemps... je suis encore plus fou, * ne dis absolument rien... ou rien que... dis tout !

Ne passe rien ; dis bien tout. Mais pourquoi, Dorcas, * est-ce toi que j'envoie ? Voici qu'avec toi moi-même je suis venu.

L

Je sais que pour moi fut vain ton serment. Ta débauche * se voit aux parfums qui mouillent ta chevelure,

À tes yeux alourdis d'avoir veillé, * à la marque des couronnes autour de tes cheveux serrées ;

On a défait en jouant et mêlé tes boucles ; * sous le vin pur tous tes membres tremblent.

Va-t'en, femme publique ! car t'appelle la joyeuse Pêctis, et le claquement des crotales frappés dans les mains.

LI

Je sais : j'ai tout vu. Laisse les dieux. J'ai tout vu jusqu'au bout. * Je sais. Ne jure plus maintenant. J'ai tout compris.

C'était donc cela, cela, parjure ? Toute seule ailleurs, toute seule, tu voulais dormir, * que d'audace ! et encore, encore elle le dit toute seule !

Ton bel amant ne t'a pas appelée ? Si je ne... Mais pourquoi menacer ? * Va-t'en, mauvaise bête de lit, va-t'en vite...

Mais je te donnerais une trop vive joie. Je sais que tu veux * le revoir. Par ta faute, enfermée ici, demeure.

PHANION

LII

Légères nefes marines, qui dans le détroit d'Hellé * passez ayant reçu dans vos voiles le beau Boréès.

Si quelque part sur la plage de l'île de Kôs vous voyez * Phanion regardant les yeux bleus brillants de la mer,

Cette parole annoncez-lui : « Belle fille, j'arrive, * désireux de toi, et non par mer mais à pied. »

Car si vous lui dites cela, bonnes messagères, aussitôt Dzeus * favorablement soufflera dans vos voiles.

LIII

Je me hâtais de fuir l'Erôs ; mais lui, ayant allumé * un petit phanion dans la cendre me trouva qui me cachais.

Sans avoir tendu son arc, avec le bout de deux ongles de la main * il prit une étincelle, et en moi furtivement la lança.

De là des flammes coururent sur moi. Ô triste feu * qui luit pour moi ! Il y a un grand feu, Phanion, dans mon cœur.

LIV

Il ne m'a pas blessée avec des flèches, Erôs, ni avec une torche allumée *
comme avant, mise en flammes sous mon cœur.

Mais portant le compagnon des désirs, le phanion parfumé de Kypriis, * il
a jeté dans mes yeux la pointe de flamme.

Une lumière est sortie de moi, et le petit phanion a paru * le feu d'une
âme enflammée en mon cœur.

DÊMO

LV

Dêmô aux joues blanches, celui qui t'a sous la peau * jouit ; mais en moi maintenant le cœur gémit.

Si le désir sabbatique te possède, il n'y a pas grande merveille, * même dans le froid sabbat est chaud l'Erôs [\[1\]](#).

LVI

Aube, mauvaise amie, pourquoi vite sur le lit te lèves-tu ? * À peine sur la peau de ma Dêmô aimée je m'étais échauffé.

Puisses-tu retourner vite en arrière et devenir le Soir, * ô toi qui jettes une lumière douce, pour moi si amère.

Déjà, en effet, autrefois, chez Alkméné, tu es venue au-devant de Dzeus * et tu n'ignores pas ta marche en arrière.

LVII

Aube, pourquoi, mauvaise amie, lentement autour du monde tournes-tu *
quand un autre se réchauffe sous la couverture de Dêmô ?

Au temps où souple en mon giron je te possédais, vite tu te levais * et tu
m'envoyais ta lumière malveillante.

LVIII

Messenger d'aurore, salut Phaësphoros ! et vite puisses-tu devenir *
Hesperos, ramenant en secret celle que tu as chassée.

LIX

Par Kypris nageuse dans les flots céruléens, * c'est aussi par la beauté qu'est Tryphéra tryphéra.

ASKLÉPIAS

LX

L'amoureuse Asklépias, de ses yeux bleus comme une mer tranquille, *
conseille à tous le voyage amoureux.

XLI

Si tu as vu Kallistion nue, ô étranger, tu diras : * elle a changé la double lettre des Syracusains.

LXII

Il a de la glu, ton baiser ; et tes yeux, Timarion, du feu. * Si tu regardes tu brûles. Si tu touches tu prends.

LXIII

Et même Erôs l'ailé dans les airs est enchaîné, * pris par tes yeux,
Timarion.

LXIV

Plus maintenant Timarion, qui autrefois était comme la charpente d'une nef creuse, * ne porte le riche rang de rames de Kypris.

Le haut de son dos, comme la corne d'un mât, * est courbé, sa tresse blanche flotte comme le grand câble.

Comme des voiles retombantes pendent les lambeaux de ses mamelles ; * comme par la mer sa poitrine est sillonnée de rides.

En bas, toutes les avaries du vaisseau. Dans la coque, la mer * monte ; et les genoux ont le tremblement de l'Océan.

Malheureux ! de son vivant sur le marais Akhérouside * il naviguera, celui qui montera sur cette vieille icosore.

LXV

Le flot amer d'Erôs, les souffleuses d'insomnie : * les jalousies et la mer hivernale des orgies...

Où suis-je entraîné ? Toujours mon âme laisse tomber la barre ; * est-ce qu'une fois de plus l'amoureuse Skylla va nous apparaître ?

LXVI

ÉPITAPHE DE KLEARISTA

Ce n'est pas son fiancé, c'est le Haïdas qu'à ses noces Klearista * a reçu, ayant délié sa ceinture de virginité.

Tout à l'heure, les flûtes du soir disaient la douleur joyeuse de la vierge * et les portes de la chambre étaient frappées bruyamment.

Les flûtes du matin ont poussé des hurlements, et l'hyménée * silencieux en lamentable cri s'est changé.

Ce sont les mêmes qui éclairaient les rideaux de ton lit de noces, * ces torches de pin, ô morte, qui t'ont montré la route...

1. ↑ L'épigramme sur Dêmo la « sabbatique » concerne évidemment une Israélite qui pourtant porte un nom grec ; le nom grec de Méléagre n'est donc pas une preuve de sa prétendue origine hellénique.

Cette même épigramme ne prouve pas non plus, par son esprit, cette origine. En s'hellénisant, Méléagre avait pu renier sa religion natale comme les Augustin, les Clément d'Alexandrie le firent plus tard.

Comparer minutieusement telles images et expressions de M. avec le style du *Cantique des Cantiques* et des *Moallakât* (nombreux exemples). (Note de P.-L.)

IV

MYÏSKOS

LXVII

Moi que les Désirs n'avaient pas blessé, sous la poitrine Myiskos * de ses yeux m'a lancé une flèche et a crié cette parole :

« J'ai pris l'audacieux ! Dans ses yeux cette fierté * de la sceptrophore sagesse, voici que je la foule aux pieds. »

Et à Lui, comme je respirais à peine, j'ai dit ceci : « Cher jeune homme, pourquoi t'étonnes-tu ? * lui-même, hors de l'Olympos, Dzeus est arraché par Erôs. »

LXVIII

J'ai été pris, moi qui, autrefois, des amoureuses * orgies de jeunes gens, souvent ai ri.

Et sur ton seuil l'Erôs ailé, Myïskos, * m'a mis avec cette épigraphe :

LES DÉPOUILLES DE LA SAGESSE

LXIX

Il est charmant l'enfant, et à cause de son nom il m'est doux, Myiskos, *
et gracieux, afin que je n'aie rien qui me détourne de l'aimer.

Car il est beau, par Kypris ! beau tout entier. Et s'il me peine, * c'est
qu'Erôs sait mêler l'amer au miel.

LXX

En sa beauté je connais tout. Mon œil avide sait seulement * voir Myïskos. Pour le reste je suis aveugle.

Celui-là me semble être tout. Est-ce qu'ils regardent, * les yeux ainsi dans l'âme pour demander merci, les flatteurs ?

LXXI

Ils sont beaux, par l'Erôs, ceux que nourrit Tyr ; mais Myïskos * a éteint les astres ayant brillé soleil.

LXXII

Si Dzeus est encore celui-là qui ravit la fleur de Ganymédès * pour avoir un verseur de nectar,

Moi aussi il me faut cacher contre mes entrailles le beau Myïskos, * de peur que le dieu ne me dérobe l'enfant en lui donnant des ailes.

LXXIII

Je me dresserai même contre Dzeus, si toi, Myïskos, il veut te ravir
comme verseur de nectar,

Pourtant, souvent lui-même il m'a dit ceci : « Que crains-tu ? * je ne te
frapperai point de jalousie. Je sais, ayant souffert, avoir pitié. »

Lui il dit ces choses. Mais moi, pour une mouche qui vole, * Je crains
que Dzeus trompeur ne soit près de moi.

LXXIV

En toi, Myiskos, les câbles de ma vie sont suspendus ; * en toi aussi le souffle de mon âme ou ce qu'il en reste encore.

Par ces yeux, en effet, jeune homme, qui même aux aveugles parlent, * et par ce tien-lumineux sourcil,

Si vers moi tu tournes nuageux ton visage, je vois l'hiver ; * si riusement tu me regardes, le doux printemps a fleuri.

LXXV

Voici le vent d'hiver. Il me porte vers toi, Myiskos, * arraché aux orgies,
Erôs doucement en larmes.

Le lourd désir souffle en tempête. Or, dans la rade * reçois-moi, qui suis
matelot sur la mer de Kypris.

D'AUTRES

LXXVI

Je ne veux pas de Kharidamos. Le bel enfant vers Dzeus regarde *
comme déjà versant le nectar au dieu.

Je ne veux pas. Que ne puis-je prendre le roi des Ouraniens * comme
rival vers la victoire amoureuse.

J'aime mieux que l'enfant, en montant vers l'Olympe * de la terre,
comme lavement des pieds reçoive mes larmes,

Souvenirs de tendresse ; et qu'il me donne un doux signe humide de ses
yeux * et quelque baiser à prendre, effleuré.

Que Dzeus ait tout le reste, puisque c'est le destin. Si pourtant il le
voulait, * peut-être moi aussi je goûterais l'ambrosie...

LXXVII

Altéré par la chaleur, comme j'embrassais « un enfant à la peau douce, *
je dis ceci, quand ma soif aride s'en fut allée :

« Dzeus Patêr, est-ce le baiser du nectaréen Ganymédès * que tu bois, et
est-ce cela qu'à tes lèvres il verse ? »

Car moi aussi, ayant embrassé ce beau jeune homme entre tous, *
Antiokhos, j'ai bu jusqu'au bout le doux miel de Psykhè.

LXXVIII

Praxitèlès, le sculpteur d'autrefois, a fait cette délicate statue * inanimée, aveugle image de la beauté.

À la pierre il a donné une forme. Or celui-ci, ensorcelant les vivants, * a sculpté au cœur l'Erôs trois fois rusé.

S'il porte le même nom, l'œuvre est meilleure, * car c'est ; non la pierre, mais le souffle des âmes qu'il métamorphose.

Puisse-t-il favorable façonner mon esprit, et creuser * à l'intérieur de mon âme un temple d'Erôs.

LXXIX

Ô Kharites ! le bel Aristagoras vous l'avez vu * s'avancer. Vous l'avez embrassé, dans vos bras délicats.

Aussi, de sa beauté jaillit la flamme, et agréablement il dit * des choses opportunes, et en silence avec ses yeux il dit des choses douces.

Que loin de moi il s'en aille ! Pourquoi parler ? Tel que l'Olympien * Dzeus, l'enfant sait au loin lancer le tonnerre.

LXXX

Nuit sacrée, lampe, vous seules pour témoins * de nos serments, nous vous prîmes tous les deux.

Lui, de m'aimer, moi, de ne le jamais quitter * nous avons juré. Vous avez reçu notre mutuelle promesse.

Maintenant il dit que les serments ont été écrits sur l'eau, * Lampe ! et toi, tu le vois dans les bras des autres.

LXXXI

Le souffle du Notos, favorable aux matelots, ô malheureux ! * m'a enlevé la moitié de mon âme : Andragathos.

Trois fois heureuses nefs, trois fois heureux flots de la mer * et, quatre fois heureux le vent qui portait l'enfant.

Puisse-je avoir été dauphin, pour qu'emporté sur mes épaules * après la traversée il vît Rhodes heureuse en éphèbes.

LXXXII

DOULOUREUSEMENT ta mère, Kharixénès, t'a donné au Haïdas, *
âgé de dix-huit ans, vêtu de la khlamyde.

Certes, même la pierre a gémi, quand depuis ta maison ceux de ton âge
en se lamentant portaient ton cadavre.

C'était le deuil, non l'hyménée, que hurlaient tes parents. * Aïe ! aïe !
grâces déçues des mamelles,

Et vaines douleurs de la grossesse. Iô, mauvaise vierge, Moïra * Stérile,
et qui recraches l'amour de la mère dans les vents,

Tes amis ne peuvent plus que te regretter, tes parents * pleurer, et ceux
qui ne te connurent point, entendant (parler de toi), avoir pitié.

LXXXIII

Mère de tout, Terre, salut ! À celui qui si peu pesa sur toi, * Aisigenès, toi aussi maintenant sois légère.

LA COURONNE DES ÉPHÈBES

LXXXIV

De toutes fleurs, Kypris, harmonieusement Erôs, à la main récolta la fleur des enfants, pour une adorable couronne.

Il y tressa, beau lis, Diodôros * avec Asklêpiadès, la douce violette blanche.

Certes il y ajouta Hêrakteitos, tel que sans épines une rose. Comme une vigne folle fleurit Diôn.

Il y mêla la fleur chevelue d'or, le crocos Thérôn. * Il y jeta un petit rameau de serpolet, Oudiadès.

Et le mollement chevelu Myïskos, rameau toujours vert d'olivier, * branche aimée de la vertu, y fut cueilli.

Ô la plus heureuse des îles, sacrée Tyr, qui embaumée de myrrhe * as un buisson d'enfants qui portent des fleurs de Kypris.

V

ÉPIGRAMMES DIVERSES

LXXXV

L'ODE AU PRINTEMPS

Le venteux hiver hors du ciel disparu, * purpurine sourit dans les fleurs la saison du printemps.

La terre bleue se vêt d'une herbe chlorée * et les plantes bourgeonnantes se coiffent de nouvelles feuilles.

Buvant la rosée tendre de la fécondante Aurore * les prés rient, et s'ouvre la rose.

Il est heureux aussi le pasteur qui sur les monts chante dans sa flûte, * et de ses blancs chevreaux se réjouit le pasteur des chèvres.

Déjà naviguent sur les vastes flots les marins, * au souffle inoffensif de Dzéphyros gonflant leurs voiles comme des seins.

Déjà crient évoché au porteur de grappes Dionysos * ceux qui ont les cheveux couronnés de fleurs, de raisins, et de lierre.

Les travaux industriels des abeilles filles du taureau * prennent tout leur soin. Sur la ruche posées, elles fabriquent * la beauté blanche et liquide du miel dans la cire trouée.

Partout la race harmonieuse des oiseaux chante : * Les alcyons autour des vagues, les hirondelles autour des toits, * le cygne sur la berge du

fleuve, et sous bois le rossignol.

Si les chevelures des plantes sont joyeuses ; si la terre fleurit ; * si joue de sa flûte le pasteur, et se réjouissent les moutons aux belles laines ;

Si les marins naviguent, si Dionysos conduit les chœurs * et chantent les oiseaux, et font le miel les abeilles ;

Pourquoi le poète ne chanterait-il pas une belle ode au printemps ?

LXXXVI

NIOBA

Tantalide enfant, Nioba, entends ma voix, messagère de malheur, * reçois de tes douleurs le plus lamentable récit.

Délie le bandeau de ta chevelure. Iô ! c'est pour les flèches lourdes de deuil de Phoïbos * que tu as enfanté une race d'enfants mâles.

Tes enfants ne sont plus à toi ! Mais quoi encore ? Que vois-je ? * Aïe ! aïe ! voici que déborde sur les vierges le meurtre.

Celle-ci aux genoux de sa mère, celle-ci dans son giron * tombe, celle-ci à terre, celle-ci dans ses mamelles.

Une autre s'effraye du trait par devant ; celle-ci à cause des flèches * se blottit. L'œil survivant d'une autre encore vers la lumière regarde.

Et celle-là qui aimait jadis sa bouche bavarde, maintenant sous l'effroi * la mère vivante s'est pétrifiée.

LXXXVII

ARÈS

Qui m'a, des mortels, aux murs appendu * ces dépouilles, d'une mollesse honteuse pour le Guerrier ?

Ce ne sont point des javelots tordus, ni un casque sans panache, ni un bouclier souillé par le meurtre.

Mais, ainsi brillantes et vierges des chocs du fer, * ce ne sont pas des trophées, mais des dépouilles de danseuses.

Ornez-en un lit d'amour. Des armes d'où le sang * humain dégoutte, voilà ce que le temple d'Arès veut porter.

LXXXVIII

PAN

Je ne veux plus avec les jeunes chèvres mener ma vie, ni habiter, * moi Pan aux pieds de bouc, les crêtes des montagnes.

Qu'aurai-je de doux, de désirable dans les montagnes ? Il est mort Daphnis, * Daphnis qui fit naître un feu dans ma poitrine.

En cette Ville j'habiterai. Pour la chasse des bêtes, qu'un autre * s'équipe. Les choses d'autrefois ne sont plus chères à Pan.

LXXXIX

Chevrières syrinx, dans les montagnes, ce n'est plus Daphnis * que vous appelez, vous qui faites des grâces à Pan Aigibatès.

Et toi, lyre, prophétesse de Phoïbos, * tu ne chantes plus le couronné du virginal laurier Hyakinthos.

C'était bien quand Daphnis sur les montagnes et Hyakinthos * avaient pour toi un charme. Maintenant, que le sceptre des désirs, Diôn le possède.

XC

Les Nymphes, quand Bakkhos sauta hors du feu tout enfant, * le lavèrent à cause de la cendre où il s'était roulé.

Voilà pourquoi Bromios est ami des Nymphes. Si tu lui défendais * de se mélanger (d'eau) tu boirais du feu brûlant.

XCI

Je prendrai, par toi, Bakkhos, ton audace ! Mène l'orgie ! * commande !
dieu, conduis un cœur mortel.

Engendré dans le feu tu aimes la flamme qui est dans l'Erôs, et m'ayant
encore une fois lié, tu me pousses ton suppliant.

Certes traître et perfide tu es né, toi qui fais cacher tes orgies * par ordre
et veux que les miennes apparaissent.

XCII

Par la droite du dieu Haïdès ! par le lit noir * (nous jurons) de l'indicible Perséphonè.

Que (nous sommes) vierges vraiment, même sous la terre. Souvent et amèrement * il a lancé des infamies contre notre virginité.

Arkhilokhos. Il n'a pas fait servir la beauté de ses vers à une belle * œuvre, mais dans une guerre contre des femmes.

Piérides ! pourquoi contre des vierges vos jambes injurieux * lancez-vous, vous qui chérissez un homme impie ?

XCIII

Stèle, quel symbole est-ce que ce coq aux yeux de gorgone, * debout, portant un sceptre à son aile rouge.

Et dans ses pieds soulevant le rameau de Nikè ? Tout au bord de son * piédestal, prêt à tomber, se penche un osselet.

Est-ce un vainqueur au combat, porteur de sceptre et chef, * que tu caches ? Alors pourquoi cet osselet de jeu ?

En outre, pourquoi si petite est ta tombe ? Elle conviendrait à un homme pauvre, * au chant du coq, la nuit, réveillé.

Je ne le pense pas. Le sceptre le dément. Alors tu caches * un athlète couronné, dont les pieds ont remporté la victoire ?

Je n'y suis pas encore. Quel rapport entre cet homme rapide * et un osselet ? Mais maintenant j'ai découvert la vérité :

La palme ne signifie pas la victoire, mais la patrie orgueilleuse * mère des palmiers, la populeuse Tyr.

Le coq indique qu'il fut un homme éloquent, auprès de Kypris * le premier, et chez les Muses un poète varié.

Le sceptre est l'attribut de la parole. Il est tombé mort * d'ivresse, voilà ce que dit l'osselet prêt à tomber.

Voilà quels sont les symboles. Quant au nom, la pierre chante * Antipatros, issu d'ancêtres très puissants.

XCIV

— A. Dis, à moi qui t'interroge, qui et (fils) de qui tu es ? — B. Philaulos
* (fils) d'Eukratès.

— A. De quelle patrie es-tu fier ? — B. De Thrias.

— A. Tu as vécu aimant quel genre de vie ? — B. Ni de la charrue, * ni
des navires, mais de la sagesse, ami.

— A. Est-ce par vieillesse ou par maladie que tu as laissé ta vie ? — B.
J'ai marché vers Hadès * spontanément, buvant des coupes de Kéôs.

— A. Étais-tu âgé ? — B. Et beaucoup. — A. Que te reçoive donc la
terre, * toi qui fus d'accord avec tes sages principes en vivant.

VI

LA COURONNE FLEURIE DES MUSES

XCIV

Muse aimée, à qui portes-tu ce chant fleuri ? * et quel est celui qui a tressé cette couronne faite de poèmes ?

C'est Méléagros qui l'a faite ; pour l'illustre Dioclès, * en souvenir, il a composé cette offrande,

Où sont entrelacés beaucoup de lis d'Anitè, beaucoup de Moïro, * et de Sapphô quelques fleurs seulement, mais des roses,

Et le narcisse de Melanippidos d'où vibrent des hymnes sonores * et un jeune pampre fleuri de la vigne de Simonidès ;

Et pêle-mêle il a tressé la belle fleur odorante d'iris * de Nossis, celle dont les tablettes furent enduites de cire par Erôs ;

Avec la marjolaine de Rhianos, le poète parfumé, * et le doux virginal safran d'Erinnè ;

Et, Alkéios, l'hyacinthe éloquente des poètes ; * et, de Samios, un rameau de laurier aux feuilles noires ;

De Léonidas, des corymbes verts de lierre, * de Mnasalkos, un rameau de pin hérissé.

Il a coupé une branche de platane souple au pays de Pamphilos *, mêlée à de jeunes tiges du noyer de Pankratès,

Et le peuplier blanc aux belles feuilles de Tymnès, et la verte menthe * de Nikios, et d'Euphémos le jonc marin des sables.

Il a pris en Damagetos la violette noire et le doux myrte * de Kallimakhos, gonflé toujours d'un miel visqueux.

Et la lychnide d'Euphorion, et l'amôme chez les Muses * de celui qui a le même nom que les Dioscourses.

À ces (plantes) il a tressé le raisin ivre d'Hégésippos, et de Persès le jonc parfumé.

Avec la pomme savoureuse des branches de Diotimos * et les premières fleurs du grenadier de Menekratès ;

Et des rameaux de myrte de Nikainetès, et de Phaënnos * le térébinthe, et la bonne poire de Simmias ;

Et aussi les aches des merveilleuses prairies * avec de petites fleurs, cueillies chez Parthénis ;

Et le reste de la moisson des Muses faiseuses de miel * de jaunes épis de blé pris dans les pailles de Bakkhilidès ;

Et chez Anakréôn, ses douces chansons * de miel, et les petites fleurs fécondes de ses élégies ;

Et la fleur Convulsée du champ d'acanthos * d'Arkhilokhos, petites gouttes prises d'un océan ;

Et chez Alexandros, de jeunes pousses d'olivier * et le bleuet rouge de Polykleïtès ;

Et aussi l'amarakos de Polystratos, la fleur des poètes, * et le jeune troène rouge d'Antipatêr ;

Et encore il y plaça des épis de nard syrien * du poète qu'on nomme le don d'Hermès ;

Et Poseidippos, et Hêdylos, fleurs des champs, * et les fleurs de Sikélidès qui s'ouvrent au souffle des vents ;

Et certes aussi le (rameau) d'or du divin Platôn, * rameau illustre et de toutes parts lumineux.

Il y a jeté aussi Aratos, expert en les astres, et du céleste * palmier la première coupe des bourgeons enroulés ;

Et le beau lôtos chevelu de Khairêmôn, mêlé à la phlox * de Phaidimos et au souple œil de bœuf d'Antagoras ;

Et la plante amie des amphores pour le jeune Théodoridès : * le serpolet, et les bleuets de Phantias ;

Et beaucoup d'autres rameaux frais coupés ; et de ma Muse * aussi, quelques giroflées blanches un peu hâtives ;

Mais à mes amis je la tends en offrande ; qu'elle soit aussi pour les initiés
* l'harmonieuse et douce couronne fleurie des Muses.

XCVI

LA DERNIÈRE ÉPIGRAMME

Moi, annonciatrice de l'extrême borne, la Fin, * gardienne très fidèle des pages écrites.

Je dis que, de tout, il a rassemblé en un seul travail, * — le poète — ces choses enveloppées dans un livre,

Et a terminé, Méléagros. Immortelle pour Dioklès * il a tressé la Couronne Fleurie des Muses.

Et moi, repliée comme le dos d'un dragon, * je trône à ma place, à la fin de la bonne poésie.

VII

LE TOMBEAU DE MÉLÉAGRE

XCVII

Sans faire de bruit, ô étranger, approche. Car avec les hommes pieux le
vieillard * repose, endormi dans le fatal sommeil.

Le fils d'Eukratès, Méléagros qui chanta les douces larmes d'Erôs * et
les Muses avec les rieuses Kharites.

Il a grandi à Tyr, fille des dieux, et sur la terre sainte de Gadara ; * et
Kôs, aimée des Méropes, a nourri sa vieillesse.

Or, si tu es Syrien : *Salam* ! Si tu es Phoïnikien : * *Aidoni* ! Si (tu es)
Grec : *Khairé*. Toi, dis de même.

XCVIII

L'île de Tyros fut ma nourrice, et la patrie qui m'engendra * Atthis, fondée près de Gadara de Syrie.

D'Eukratès je naquis, compagnon des Muses, Méléagros ; * et je courus d'abord avec les Kharites Ménippées.

Si je suis Syrien, quoi d'étonnant ? Étranger, une seule patrie, le monde, * est notre demeure. Un seul khaos a enfanté tous les mortels.

Âgé de beaucoup d'années, j'ai gravé ceci sur mes tablettes devant mon tombeau, * car celui qui est voisin de la vieillesse est près de Haïdès ;

Mais, à moi qui parle et qui suis vieux, si tu me fais encore* un salut, puisses-tu atteindre toi-même à la vieillesse éloquente.

XCIX

Ma première patrie fut la célèbre ville de Gadara. * Quand je fus devenu homme, Tyr la sacrée m'accueillit.

Et quand j'atteignis la vieillesse, c'est la patrie de Dzeus, Kôs, * qui, moi aussi, m'inscrivit comme citoyen des Méropes et dans mon grand âge me nourrit.

Les Muses m'ayant (choisi) entre un petit nombre, moi le fils d'Eukratès Méléagros * encore enfant, faisaient briller en moi des grâces milésiennes.

C

(Être) ailé, pourquoi portes-tu un épieu ? et pourquoi cette peau de sanglier *. Et toi-même qui es-tu ? de qui es-tu le symbole funéraire ?

Car je ne te nommerai pas Erôs. Quoi donc ? voisin des morts, * (es-tu) le Désir ? Pleurer, le hardi ne sait pas.

Et tu n'es pas non plus Kronos aux pieds rapides ; car au contraire * celui-là est trois fois vieux, et à toi tes membres fleurissent.

Mais certes oui je le pense : celui qui est là sous la terre est un sage *, et toi, l'Ailé, tu es son nom et sa voix.

Tu as l'épieu à deux pointes de la Latonide, pour le rire * et pour le sérieux, et peut-être pour le vers qui chante Erôs.

Oui, certes, tu es l'homonyme de Méléagros fils d'Oïncas, * disent ses attributs de la chasse au sanglier.

Salut, même dans la pourriture, parce que les Muses et l'Erôs, * les Kharites et la Sagesse, ensemble tu as tout mêlé.

CI

Homme, moi Hêrakleitos qui ai seul trouvé la
sagesse

Je dis : le patriotisme est supérieur même à la
sagesse.

Je me suis battu pour mes pères en Asie, étranger
contre des hommes malveillants,

À coup d'injures : reconnaissance éclatante pour
ceux qui m'avaient nourri.

Tu ne t'en va pas ? — Sois moins dur. — Va-t'en.

Bientôt je te traiterais

Plus durement. Bon voyage hors de ma patrie

Ephèse

CII

La Kypris, étant femme, nous jette une flamme
désireuse des femmes,
Mais c'est un mâle désir que régit Érôs.
Où pencherai-je ? vers l'enfant ou la mère ? Je dis
qu'Elle-même
Kypris déclare : « Il est vainqueur, l'audacieux
enfant. »

CIII

Kypris me soit pilote, et qu'Érôs veille à la barre,
Par le bout ayant en main la clef de mon âme.
Le lourd Désir souffle en tempête, et maintenant
Je nage dans la mer universelle des enfants.

CIV

Si les Désirs t'aiment, Philoklès, et la parfumée
Peïthô ; et, fleurissantes de beauté, les Kharites,
etc., etc., etc.

CV

Agréable est Diodôros, aux beaux yeux Hêrakteitos,
Harmonieux Diôn, aux beaux reins Oudiadès.
Or, puisses-tu toucher cette belle peau ; et l'autre,
Philokléis,
Le voir, à l'autre parler, à l'autre le reste,
Pour que tu saches combien mon esprit est peu
envieux. Mais si vers Myiskos
Avidement tu regardais, puisses-tu ne plus voir
le bel enfant.

CVI

A rayonné une douce beauté ! Voici qu'il jette
des flammes de ses yeux.

Est-ce qu'Érôs lui a enseigné à combattre avec
la foudre ?

Salut à celui qui apporte le rayon des Désirs aux
mortels, Myiskos.

Puisses-tu éclairer sur la terre pour moi une
lumière amie.

CVII

Pourquoi pleures-tu, trompeur d'âmes ? Pourquoi,
les arcs et les flèches,
Jetés, laisses-tu pendre tes deux ailes de plumes ?
Toi aussi, Myïskos l'invincible te brûle les yeux.
Combien durement par la souffrance tu apprends
à connaître ce que tu as fait le premier.

CVIII

Silencieux, Hêrakleitos avait dans les yeux cette
parole :

« Même de Dzeus je brûlerai le feu lanceur de
foudre. »

Oui certes ; et Diodôros, en sa poitrine, dit ces
choses :

« Même une pierre je fondrai sur mon corps
réchauffée. »

Malheureux qui reçut du premier par les yeux
L'éclair, et du second le doux feu allumé par les
désirs.

CIX

Déjà la douce aurore. Devant la porte et sans
sommeil

Damis exhale ce qui lui reste de souffle,
Malheureux, car il a vu Hêrakteitos. Il se tient sous
les rayons

De ces yeux, jeté comme de la cire sur du charbon.
Mais éveille-toi, Damis infortuné. Moi aussi, d'Érôs.
J'ai la blessure, et sur tes larmes je pleure.

CX

Il était beau, Hêrakteitos, quand il était.

Aujourd'hui, après la jeunesse

Sa peau déclare la guerre à ceux qui montent
par derrière.

Mais, Polyxénidè, ne crie pas victoire pour cela,

Il y a aussi dans les dunes une naissante Némésis.

CXI

Le délicat Diodôros vers l'es jeunes gens jetant des
flammes

Est pris par les yeux hardis de Timarios.

Le doucement mauvais Erôs lui ayant jeté une
flèche, le nouveau [blessé]

Avec étonnement j'ai vu. Flambe le feu au feu
allumé.

CXII

Si Érôs n'avait ni arc, ni aile, ni carquois
Ni les pointes enflammées des désirs,
— Que l'Ailé lui-même en témoigne — jamais tu
ne connaîtrais
À la beauté, lequel est Dzôilos et lequel Erôs.

CXIII

Si Erôs avait une khlamyde, et pas d'ailes, et sur
le dos

Ni arc ni carquois, mais un petase,
Certes, par le mol éphèbe je le jure, Antiokhos
Serait Erôs, et Erôs par contre Antiokhos.

CXIV

Kypris nie avoir enfanté Erôs depuis qu'elle a vu

Cet autre Himetos parmi les jeunes gens :

Antiokhos.

Or, jeunes gens, aimez le nouveau Pothos, car

l'enfant

On l'a trouvé plus beau, cet Erôs, qu'Erôs.

CXV

Sur la route marchant vers midi j'ai vu Alexis,
À l'époque où les cheveux des champs sont tondus
avec les moissons,
Et deux rayons m'ont embrasé, celui d'Erôs
Hors des yeux de l'enfant, et celui de Hélios.
Mais ceux-ci, la nuit les assoupira ; tandis que ceux-
là, dans les songes
L'image de la beauté davantage les embrasera.
Lui qui délivre les peines des autres, le sommeil, à
moi ne me donne que de la peine ;
Vivante flamme, il évoque en mon âme la beauté.

CXVI

Dans un doux rêve nocturne, etc.

CXVII

La peine a commencé à toucher mon cœur ; comme
il était irrésolu
Ce soir, le chaud Erôs l'a chatouillé
Et a dit en souriant : « Tu auras encore une fois
le doux rêve,
Ô malheureux en amour, toi qui violemment
t'enflamme, et doucement. »
Et alors, le jeune homme fleuri parmi les jeunes
gens, Diophantos,
Je l'ai vu, et ni fuir, ni rester je ne pouvais.

CXVIII

Je te supplie, Erôs, que l'insomnie, etc.

CXIX

À toi la déesse maîtresse des désirs m'a donné, à
toi, Théoklés,
Le mollement chaussé Erôs m'a étendu nu
Étranger à l'étranger, m'ayant vaincu par d'imbrisables
liens.
Je désire que m'arrive l'immuable amitié.
Mais toi tu méprises celui qui t'aime ; et [rien] ne te
charme,
Ni le temps, ni l'union d'une commune chasteté.
Sois propice, maître, sois propice, car le Daimôn t'a
fait dieu.
En toi est de ma vie l'issue et la mort.

CXX

Buveurs de vin, recevez hors de la mer celui qui
ensemble la mer

Et les pirates ayant fui, sur la terre est perdu.
À peine, en effet, hors de la nef avais-je un pied sur
terre.

Que me chasse et m'entraîne le violent Erôs
Là où j'avais vu l'enfant aller et venir.

Spontanément et malgré moi j'y porte les pas
en hâte

Et je suis ivre, non pas de vin dans l'âme, mais par
le feu rempli.

Mais pour un ami, étrangers, venez à son secours,
Venez au secours, ô étrangers, et par Erôs
hospitalier

Recevez celui qui se meurt et qui supplie pour
l'amitié.

CXXI

Bois, malheureux amant, et que ta flamme
 philopède
 Soit apaisée par le donneur d'oubli Bromios.
Bois, et vidant toute une coupe de vin
 Chasse de ton cœur l'odieuse peine.

CXXII

Ô traîtres de l'âme, chiens d'enfants, toujours par
la glu
De Kypris les yeux et les regards enduits,
Vous avez pris l'autre Erôs [oui, comme] le loup
l'agneau, comme la corneille
Le scorpion, comme la cendre le feu qui brûle
par dessous.
Faites ce que vous voulez. Que sert de verser
d'humides
Larmes ? vers le suppliant vous désertez vite.
Vous brûlez pour la beauté, vous êtes enfumés et
brûlés par dessous
Car le plus haut cuisinier de l'âme est Erôs.

CXXIII

Malheureux amants, à qui la philopédie
Est connue, vous qui avez goûté ce miel amer,
De l'eau fraîche, je vous supplie, fraîche, vite, à
peine fondue
De la neige, versez-la-moi autour du cœur,
Car j'ai osé regarder Dionysios. Mais, ô mes
compagnons d'esclavage,
Avant qu'il ait atteint mes entrailles, le feu qui
est en moi, éteignez-le.

CXXIV

Crieur d'aurore, mauvais messenger aux malheureux
amants, maintenant trois fois maudit,
Dans la nuit tu pousses des cris perçants,
Arrigé sur le lit, pendant le peu de nuit
Qu'il me reste à aimer l'enfant, et tu ris heureux
sur mes peines.
C'est là ta reconnaissance à ton nourrisseur ? Par
la vaste aurore
Tu chanteras la dernière de tes mauvaises
chansons.

CXXV

En marbre parien a été sculpté Erôs
Par Praxitèlès, qui avait moulé le fils du Kypris.
Maintenant le beau des dieux, Erôs, vivante statue
Se prenant pour modèle a modelé Praxitèlès.
De sorte que l'un chez les morts, l'autre au ciel,
règnent sur les charmes
Et que sur terre ensemble ils règnent sur les
désirs des heureux.
Ville fortunée des Méropes, qui nourris l'enfant divin,
Le nouvel Erôs, le maître des jeunes hommes.

CXXVI

Il est doux qu'au vin pur soit mêlée l'humeur des
abeilles,

Il est doux d'aimer des enfants quand on est
beau soi-même,

Comme le mollement chevelu Kléoboulos, aimé par
Alexis.

Pour les mortels c'est le miel-au-vin de Kypris.

CXXVII

Le blanchement fleuri Kléoboulos, contre la peau
brune

De Sôpolis, sont tous deux de Kypris les
porteurs de fleurs.

C'est pour cela que le désir des enfants me
poursuit, car les Erôs

M'ont tressé de blanc, disent-ils, et de noir.

CXXVIII

Si quelque chose m'arrive, Kléoboulos (car presque
tout mon feu pour les enfants
Gît rejeté, et les restes en cendres)
Je t'en prie, remplis de Vin, avant de l'enterrer,
Une urne, où cette inscription : « Don d'Erôs à
Hadès. »

CXXIX

Quand je vois Thérôn, je vois tout. Quand je vois
tout
Et lui pas, au contraire je ne vois rien.

CXXX

Tu as dit, par Kypris, ce que pas un dieu,
audacieux,
N'aurait osé : Thérôn ne te paraît pas beau.
Il ne te paraît pas beau, Thérôn, mais tu es seul à
le nier
Et tu n'as pas peur du feu foudroyant de Dzeus.
Car regarde l'autrefois harmonieux qu'expose
Comme exemple d'une bouche trop hardie, la
triste Némésis.

CXXXI

Pour moi, Thérôn n'est plus beau, ni celui qui
était de feu
Autrefois, et maintenant tison : Apollodotos.
J'aime l'amour féminin. Que la pression aux trous
velus
Des lascifs, soit à cure aux pasteurs qui saillent
les chèvres.

CXXXII

Je n'ai plus la manie des éphèbes au cœur ;
pourquoi serait-ce doux, Erôs,
D'aimer des hommes, si n'ayant rien donné je
voulais prendre ?
La main appelle la main ; une belle maîtresse
attend
De tout homme des amours viriles.

APPENDICE
MÉLÉAGRE ET M. THÉODORE
REINACH

I

M. Théodore Reinach part en guerre, dans les colonnes du Temps, contre une traduction de Méléagre qui « pullule de contresens ». Il ne saurait choisir, sans doute, entre ces fautes grossières ; et pourtant il en cite trois qui priment toutes les autres. Voici la première :

Là où Méléagre dit qu'il est né dans Gadara l'Attique, c'est-à-dire la grecque, colonie grecque en pays syrien (*Anthologie palatine*, VII, 417), le traducteur comprend qu'il s'agit d'une ville appelée Atthis !...

Si M. Reinach s'était donné la peine d'étudier, même sommairement, la question qu'il tranche ainsi, il saurait qu'on discute depuis cent ans sur ce vers de Méléagre :

Πάτρα δεμε τεκνοῖ
Ατθιζέν Ασσυρίοις ναιομένα Γαδάροις.

La thèse qu'il soutient a été inventée par Carlo-Maria Rosini en 1793 dans ses Prolegomena in Philodemum (Herculanensium voluminum quae supersunt. Tome I^{er}). D'après le savant italien, Atthis serait une épithète de patra et l'ensemble du vers signifierait : une patrie attique m'enfanta chez les Syriens de Gadara.

Mais généralement cette opinion n'a pas été approuvée. Les diverses éditions de l'Anthologie écrivent Atthis avec un alpha majuscule et les commentateurs ont pensé qu'il s'agissait là d'une ville inconnue et vraisemblablement imaginaire, comme je le disais dans la préface du

volume. Méléagre, juif converti à l'Hellas, devait renier sa patrie sémite, et se créer, sur cette terre natale (où jamais les Grecs n'avaient colonisé), une origine hellénique. Le second « contresens » est plus curieux :

« Ailleurs (VII, 418) les grâces de Méléotos (poète érotique bien connu) deviennent les grâces milésiennes. »

Sur ce point je n'ai pas voulu me fier à ma seule mémoire, et j'ai consulté la plus haute autorité qui existe aujourd'hui en matière d'hellénisme, M. Alfred Croiset. Le savant professeur m'a répondu que ce Méléotos ne lui rappelait aucun souvenir et que son nom (après examen) n'était pas même cité dans l'onomastikon le plus complet. Il semble donc qu'il n'existe que dans l'imagination de M. Reinach, à moins d'admettre une confusion bien extraordinaire avec le poète tragique qui fut accusateur de Socrate. Le nom de ce dernier Méléotos devient encore plus improbable si l'on ajoute que Méléagre l'emploie comme épithète des grâces.

En supposant même qu'il existât un poète érotique de ce nom, il est certain que Méléagre l'ignorait ou le méprisait puisqu'il ne l'a pas cité dans sa Couronne des Muses. Et ensuite, que signifie ce bien connu dont M. Reinach prétend m'accabler, quand il s'agit d'un poète grec que M. Croiset ne connaît pas et dont on ne trouve la trace nulle part ?

M. Reinach termine son accusation par une note plaisante sur : « le prétendu judaïsme de Méléagre, alors que précisément le poète (V. 160) reproche à sa maîtresse de lui préférer un rival juif ».

Voilà qui est inattendu ! Si M. Théodore Reinach (ce que je suis loin de penser) avait une amie, fermerait-il les yeux sur ses infidélités, si elle ne se montrait aimable que pour ses coreligionnaires ? Pour moi, je suis né catholique mais je serais fort mécontent que ma maîtresse (si j'en avais une) me quittât pour un bigot. Et Méléagre ne dit pas autre chose dans l'épigramme V. 160.

D'ailleurs, il y a des preuves de ce judaïsme que M. Reinach conteste. Méléagre le déclare formellement dans les épigrammes VII, 417 et 418. S'il doute, M. Reinach peut les relire.

J'ajouterai qu'il aurait pu commencer par là. Sans avoir une érudition comparable à celle de son frère aîné, M. Théodore Reinach est néanmoins fort instruit dans le sens où les professeurs entendent ce mot. Il est

rédacteur à la Revue Critique, il s'est donné le luxe de reprendre et de morigéner Ernest Renan, il a publié une compilation sur Mithridate ; ce sont là des titres.

C'est pourquoi je ne lui ai pas répondu dans Le Temps, où, contre un mandarin à bouton de cristal, un simple lettré ne prévaudrait point.

II

M. Théodore Reinach a, lui aussi, fait une traduction. Et il n'est pas inutile d'en noter ici le souvenir, car c'est une œuvre assez oubliée.

Or, qui pensez-vous qu'il ait traduit ? Calpurnius ' peut-être, ou Leonidas de Tarente ? un de ces poètes charmants que le public ignore et qu'il serait bon de lui révéler.

Non pas ! il a traduit Hamlet, en vers et en prose. Ah ! l'utile travail ! et qu'il était urgent de dire enfin son fait à ce François-Victor Hugo qui avait osé donner du drame anglais une version en langage vulgaire, simplement calquée sur le texte ! M. Théodore Reinach avait trop bien appris ces morceaux choisis à l'usage des classes supérieures où l'on offre à l'admiration de la jeunesse le Gladiateur de Chénedollé et le Songe de Lucrèce de Ponsard. Il savait faire des vers ! il en fit.

D'ailleurs, n'avait-il pas eu à traiter ce beau sujet de dissertation : « Comparez Oreste et Hamlet » ? Certes ! et il avait fait sur ce thème un devoir si bien composé que son professeur lui avait dit : « qu'il serait digne d'être imprimé ». Il l'imprima ; et comme il n'était pas mauvais de lui donner quelque importance, il joignit à sa copie le texte de Hamlet et sa traduction, soit plus de quatre cents pages. Hachette fut l'heureux éditeur de cette collaboration.

M. Théodore Reinach était jeune alors. Depuis, il a eu le loisir de « se perfectionner dans l'étude de l'anglais ».

Mais il m'a lui-même appris qu'on n'a jamais assez de dédain pour une première œuvre d'érudition et je veux profiter d'un si bon enseignement.

La liste des personnages par où son œuvre commence est déjà pleine d'imprévu. On y voit lord Chamberlain traduit par grand chambellan. On y voit aussi Horatio, Bernardo, Francisco, sous la forme de Horace, Bernard et François. Ce dernier trait suffirait à faire dire à tous les shakespeariens : M. Reinach n'est pas des nôtres. Pourtant, ne nous arrêtons pas là : la suite nous réserve d'autres surprises.

(Je prends ici tout au hasard, ne me sentant pas le courage de collationner d'un bout à l'autre les deux textes.)

Page 72 :

... Till the foul crimes, done in my days of nature Are burnt and purg'd away.

M. Reinach traduit :

Tant que les noirs forfaits qui souillent ma nature soient effacés.

Je n'insiste pas sur la singulière construction de cette phrase où le subjonctif est au moins inattendu. Le contresens, à lui seul, vaut qu'on le cite.

Page 75. Ce français :

*Quoi ! tomber d'un époux dont l'amour si fidèle
Avait marché la main dans la main du serment
Que je lui fis devant l'autel — ô quel amant ?
Un misérable, dont les qualités natives
Auprès de mes talents paraissaient si chétives !*

Page 77. Cette addition vraiment nécessaire :

O chose horrible ! horrible ! horrible ! ô CRIME ÉTRANGE !

Page 79. Cette correction :

*O moste pernicious woman
= O femme sans pudeur
O villain, villain, smiling, damned villain !
= O scélérat maudit, souriant imposteur.*

D'ailleurs, pas une métaphore n'est respectée. Pas un anglicisme n'est reproduit. Là où Shakespeare écrit :

« Not a mouse stining » M. Reinach traduit : « Pas un chat n'a bougé ».

Quand Hamlet dit : « I know o hawk from a handsaw », M. Reinach explique : « Je ne prends point des vessies pour des lanternes ». Et quand il est question de « strumpet » (putain) M. Reinach dit pudiquement « prostituée ».

Mais continuons, toujours au hasard :

Page 169, cette perle :

Être ou n'être pas, OUI, telle est la question.

Vaut-il mieux endurer la persécution, etc., etc.

Page 171, cette mythologie.

(The fair Ophelia. — Nympl...)

Mais silence, voici la *céleste* Ophélie. Nymphé...

Page 177, cette poésie :

D'un empire si beau, l'espoir, l'orgueil, la fleur.

Page 201, ce délicieux souvenir de Pascal, qui peint l'homme :

Mais les serments du cœur, la raison les viole.

(But what we do determine oft we break)

Nous ne sommes qu'à la moitié du volume, et je m'arrête, de peur d'ennuyer les lecteurs de cette phraséologie normalienne. Quelle pitié.

Et ce sont des traducteurs de cette force, des écrivains de ce talent, qui sont tenus pour grands lamas et font autorité sur l'esprit des badauds.

Il va sans dire que je ne fais pas ici le procès de l'École Normale. Taine était sorti de là, lui qui avait en poésie de singulières références, mais qui jugeait la prose en grand prosateur. Aujourd'hui, on connaît et on admire M. Boutroux, M. Croiset, M. Brochard, M. Silvain Lévi. Mais pour un Egger, combien de Merlets et pour un Maspero, que de Lintilhacs !

Causerie.

—

J'ai traduit ~~ceci~~ ^{ceci} ~~ceci~~ dans un endroit si ~~si merveilleux~~ ^{merveilleux} que je ne puis me défendre d'en parler un peu et de remettre ces quinze petites scènes dans le décor charmant où je les ai vues vivre.

C'est, dans la haute Franconie, sur la terre même où notre race est née, une vallée vêtue d'un parc. Un margrave du siècle dernier fit dessiner ses chemins de serfs et planta ses vastes forêts qu'il peupla de statues divines. Au bord des allées s'offrent des bancs de pierre, incurvés comme des coquilles et mœlleux comme des divans, et l'on voit ~~ce~~

Fac-similé d'une page manuscrite de Pierre Louÿs (page 178 du premier tome des œuvres complètes).

I

CAUSERIE

J'ai traduit ceci dans un endroit si merveilleux que je ne puis me défendre d'en parler un peu et de remettre ces quinze petites scènes dans le décor charmant où je les ai vues vivre.

C'est, dans la Haute Franconie, sur la terre même où notre race est née, une vallée vêtue d'un parc. Un margrave du siècle dernier fit dessiner ses chemins déserts et planter ses vastes forêts qu'il peupla de statues divines. Au bord des allées s'offrent des bancs de pierre, incurvés comme des coquilles et moelleux comme des divans, et l'on voit, sur les creuses pelouses, des bassins crevés par les herbes et des jets d'eau pour toujours éteints.

Aujourd'hui, ce jardin est livré aux chevreuils. J'ai vu souvent les jolies bêtes apparaître à quelques pas de moi, droites sur leurs quatre pattes fragiles, et leurs beaux yeux briller d'effroi. Et elles n'avaient peur de personne, pas même de la grande chasseresse blanche qui cambrait la grâce de son corps sur un piédestal démoli. Car elle avait perdu son arc, et ses faibles doigts étaient cassés. Du milieu de la vallée, je voyais luire Bayreuth et la gloire rouge du Théâtre sur la plus haute colline de l'ouest.

C'est de là que je partis chaque soir vers le temple où je me croyais seul à voir descendre la colombe et où les émotions les plus violentes m'enveloppaient délicieusement.

II

LES COURTISANES DE CORINTHE

Grec.

C'est un mot que la lumière environne. Il suffit que la voix le prononce pour que l'esprit imagine l'eau bleue, le ciel bleu, le marbre blanc, le soleil de feu pur, l'atmosphère toujours limpide où le sentiment de la beauté pour la première fois devait prendre forme, la rive où sa déesse naquit des amours du ciel et de la mer.

Le peuple grec a vécu son histoire dans une patrie petite et précieuse comme une gemme, un pays de couleur et de clarté entre les pâles brumes du Nord et le pâle firmament africain. En Grèce, tout est beau par soi-même, de sorte qu'il n'y a pas de contrée où la soif de l'idéal nous entraîne moins loin de la réalité, puisque dans cet horizon calme la matière est l'égale du rêve.

Ainsi, ce n'est pas la piété des sculpteurs ni l'artifice des écrivains, c'est la nature elle-même qui nous présente les anciens Grecs sous un aspect de noblesse et de beauté que nos civilisations boréales ne peuvent plus qu'admirer comme des lignes perdues. Sans doute les Grecs aussi connaissaient toutes les faiblesses, tous les vices et toutes les misères humaines ; mais ainsi que la même voix change de sonorité selon l'édifice où elle résonne, la même âme change de valeur selon la température et la couleur du temps. Entre les courtisanes grecques et les courtisanes françaises, il y avait identité presque absolue d'âme, de caractère et de passions, parce qu'elles appartenaient à notre famille aryenne et parce que les soixante générations qui nous séparent d'elles sont peu de chose dans l'histoire d'une race. Et néanmoins, ni le législateur, ni l'opinion publique ne leur ont accordé la même place dans la société. Cela tient sans doute à ce qu'une religion d'origine sémitique nous a donné des principes étrangers à nos instincts ; mais c'est surtout affaire de climat, de lumière et de chaleur.

Autour des courtisanes antiques, le public français évoque généralement le décor d'Alexandrie. En réalité, Alexandrie était une immense ville de négoce, trois fois ou quatre fois plus vaste que nous ne la voyons de nos jours ; les courtisanes y pullulaient plus que partout ailleurs, mais elles n'y jouaient pas le rôle prépondérant que leurs pareilles avaient connu, quelques siècles plus tôt, à Corinthe.

Corinthe fut leur cité par excellence. Rien de ce que nous offre le monde actuel ne saurait nous représenter un exemple comparable. C'était la ville des femmes, comme aujourd'hui Dawson est la ville de l'or, et le Creuset la ville de l'acier. L'amour était le fruit du pays. On venait là, de tout l'empire hellène, sans autre but que d'y acheter le plaisir de la chair et de se concilier la déesse qui le dispensait à ses fidèles. Ville de volupté, mais d'abord de pèlerinage, Corinthe offrait au voyageur deux ordres de courtisanes, les laïques et les religieuses, qu'il vaudrait peut-être mieux nommer les séculières et les régulières, car les unes n'étaient pas moins pieuses que les autres, et toutes se croyaient également agréables à leur divinité nue.

Les courtisanes religieuses étaient cloîtrées, au nombre de dix mille, dans l'enceinte d'un temple magnifique, sur lequel nous savons malheureusement peu de chose, d'abord parce qu'il a été incendié par les Romains, et ensuite parce que les moines chrétiens qui nous ont conservé (qui ont surtout détruit) les trésors de la littérature antique, ont mis au feu presque tous les traités célèbres composés par les Grecs sur leurs hétaires. Aphrodite, pour les moines, était le diable en personne. Depuis les origines jusqu'au seizième siècle, Satan fut représenté, comme Vénus, sous la forme d'une femme nue, portant la tête du bouc, son animal sacré. Les cénobites qui recopiaient l'histoire des courtisanes se faisaient donc les historiographes de l'enfer et de ses ministres. Il ne faut pas s'étonner s'il ne s'en est trouvé que deux ou trois pour s'y résoudre.

Néanmoins, nous en savons assez pour nous figurer l'ensemble, sinon les détails, de ce colossal monastère amoureux. Les dix mille femmes qui couchaient là étaient des ex-voto vivants donnés par les fidèles en reconnaissance d'une grâce accordée. Une fille esclave coûtait cher surtout quand on la choisissait digne d'être offerte à la déesse de la beauté ; il fallait âgée de douze à quinze ans, parfaitement belle de corps aussi bien que de visage. De pareils ex-voto n'étaient pas à la portée de toutes les bourses ; et pourtant on voyait des citoyens promettre deux ou trois ou parfois dix hiérodoules au temple en échange d'une faveur céleste. Un athlète ambitieux, Xénophon de Corinthe, promit un jour à l'Aphrodite de lui offrir cent courtisanes s'il était vainqueur à la course et à la lutte des cinq arts

gymnastiques. Aphrodite l'entendit, il n'en douta pas, puisqu'il eut partout la victoire, et il paya sa joie de toute sa fortune.

Ces filles n'étaient pas précisément des prêtresses, puisqu'elles ne sacrifiaient pas d'autres victimes qu'elles-mêmes ; et de tels sacrifices n'ensanglantaient qu'une fois l'autel de leur couche ; mais leur fonction était sacrée. On attribuait à leur intercession l'influence la plus directe sur la déesse maîtresse des dieux et des hommes, et par conséquent sur les destinées. Les Grecs ne croyaient pas que les Olympiens fussent doués d'omniscience et d'ubiquité. Quand ils priaient, ils n'étaient jamais sûrs d'être entendus ; ils n'auraient pas dit à Aphrodite : « Souvenez-vous qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre assistance et demandé votre intercession, ait été abandonné. » Mais ils ne pouvaient croire que la déesse n'eût pas les yeux fixés sur le sanctuaire où la piété de la Grèce lui offrit dix mille esclaves, soumises à sa loi aimante et vouées en foule à sa statue. Aussi, quand une cité hellène devait implorer le secours du ciel pour subsister dans sa richesse ou dans son indépendance, elle chargeait de ses prières publiques toutes les hiérodules de Corinthe, qui demandaient en son nom ou le succès de la conquête ou le salut de la patrie.

En ville, demeuraient d'autres courtisanes, très nombreuses aussi, mais qui n'avaient pas de caractère sacré. Celles-ci, est-il besoin de le dire, exerçaient une profession autorisée par les lois, et même taxée d'impôts directs, ce qui est le signe le plus frappant de la reconnaissance légale. Elles payaient patente, et, en retour, la cité les protégeait non seulement contre les amants qui battent, mais contre ceux qui ne paient pas. Elles étaient à ce point défendues qu'elles pouvaient citer en justice leurs compagnons d'une nuit et réclamer le prix de leurs peines. De notre temps, une pareille loi serait la source de tous les chantages ; mais en Grèce, rien de tel n'était à craindre : le commerce des courtisanes ne donnant pas matière à scandale, un homme grave pouvait s'y livrer sans aucune dissimulation, pourvu qu'il n'excédât ni les ivresses du lit ni celles de la table.

Ces femmes appartenaient à des classes très différentes, depuis l'esclavage jusqu'à l'extrême puissance, en passant par tous les degrés de la servitude et de la liberté. Les plus pauvres, qui ne pouvaient acheter ni bijoux ni étoffes précieuses, ne portaient pas pour cela de haillons ; elles se

tenaient toutes nues sur le seuil de leur cabine, au rez-de-chaussée de la ruelle étroite où la misère les reléguait. Au-dessus d'elles se trouvaient des colonies d'esclaves, habillées et prostituées par des pornobosques. Et puis, on voyait courir dans les rues, chanter, jouer et danser dans les festins nocturnes, les musiciennes, les joueuses de flûte, les jeunes citharistes, crotalistes, acrobates, mimes et danseuses, qui bien souvent n'étaient pas libres non plus, les pauvres petites, et qui versaient à l'aube entre les mains de leurs maîtres tout ce qu'elles avaient gagné du soir au matin, avec leur talent, leur grâce, leur vice ou leur docilité.

Au sommet, paraissaient les courtisanes libres. Celles-là pouvaient prétendre à tout. Il n'y avait pas de trésor ni de palais, ni de gloire, ni de respect qu'elles ne pussent acquérir. Elles possédaient en propre les trois quarts de la ville. Elles dotaient les temples en leur envoyant des monuments d'or. On plaçait leur image sur les autels divins.

Elles ont vraisemblablement réalisé dans leur personne le chef-d'œuvre de la forme et de la vie amoureuse. Peut-être a-t-on exagéré leur culture intellectuelle, mais si elles n'ont dû qu'à leur art et à leur beauté physique la vénération de Praxitèle, cela ne diminue pas pour nous la grâce de leur ombre blanche sur le crépuscule du passé.

III

LUCIEN ET LES “MIMES DES COURTISANES”

La jeunesse de Lucien s'est passée à modeler ces fragiles statuettes de terre cuite que nous ont conservées les tombes de la Grèce, et qui, destinées en naissant à orner la chambre des femmes, ont charmé des yeux disparus avant de faire notre joie. On connaît ces petites figurines. Elles ont eu la fortune de plaire à ceux-là même qui n'entendront jamais rien ni à l'antiquité ni à la statuaire. Il ne faut pas leur en vouloir. Le public arrive à aimer quelquefois même les jolies choses, et il serait impuissant à les déconsidérer s'il ne les faisait imiter aussitôt par ses artistes de prédilection qui les rendent brusquement insupportables.

Donc Lucien tout enfant maniait la cire molle avec son petit pouce et un ébauchoir d'os. Il façonna des bœufs, des chevaux, puis des femmes. Un jour, on le mit en apprentissage chez un de ses oncles qui, lui, était sculpteur de marbre ; mais le marbre n'était pas matière dont Lucien pût faire usage. Au premier bloc qu'on lui confia, il donna maladroitement un coup de ciseau qui brisa tout. Averti par cette expérience et par un cruel nerf de bœuf qui le fouetta où vous savez, le pauvre petit renonça pour toujours à figurer dans le Paros la forme des dieux olympiens. Delà vient sans doute qu'il s'est tant moqué d'eux plus tard.

Il se remit à modeler des jeunes filles d'argile, avec la terre rouge de Syrie où était tombé le sang d'Adonis. Car Lucien naquit en Syrie, comme Méléagre, comme Philodème, comme tant d'autres à qui une lignée asiatique, avouée ou clandestine, a transmis le don de la grâce avec l'instinct si particulier qui fait pressentir en toutes choses une volupté latente et promise.

On peut reconstituer sans invraisemblance la série de ses figurines. Les modeleurs du second siècle éditaient des sujets variés, mais de nombre pourtant restreint. Lucien dut mettre tout son zèle à faire vivre un corps féminin sous les plis serrés de l'himation ; il dessina le nasal d'un casque ou la palme d'un éventail ; il assit sur le banc sculpté un torse de femme en rêverie et pressa de chaque côté les petits bâtons d'argile grise, qui, palpés avec prudence, s'effilent en forme de bras nus ; la petite fille qui joue aux osselets, un genou et une main sur la terre ; la vieille nourrice voûtée qui amuse un enfant ; la courtisane qui attend, debout, un doigt dans les lèvres ; il vendit aussi les divinités porte-bonheur que les Syriens plaçaient dans leurs maisons et qui leur assuraient la fécondité de la terre ; c'était la persique Anaïtis, hideuse et obèse, à la coiffure élargie ; c'était la svelte Fortune qui relève sa tunique jusqu'à son nombril, à la fois pour mieux courir et pour se donner plus vite.

Peut-être même grava-t-il en creux dans la pierre dure les moules de ces lampes roses qui illustraient avec simplicité « les jeux que la lampe voit seule », et venaient à propos éclairer l'imagination des amants.

De tels petits sujets étaient traditionnels. Le monde devenait vicieux. On avait trouvé depuis bien des siècles déjà tout ce que l'art peut obtenir de l'idée ou de la matière, et les artistes se résignaient à ne plus traiter que des

motifs où l'invention avait moins de part que la personnalité. Lucien regarda beaucoup la terre et les vivants ; pour le reste il utilisa l'effort de ses prédécesseurs, et ce fut ainsi qu'il apprit à écrire.

Il écrivit beaucoup. Sans le savoir, il fondait pour l'éternité, car son œuvre est un des très rares qui soient parvenus jusqu'à nous sans trop de lacunes. Tandis que nous n'avons d'Eschyle que 7 tragédies sur 70, nous pouvons lire et apprécier 82 opuscules attribués au seul Lucien. C'est une richesse.

Les moines chrétiens qui copiaient et conservaient dans les couvents une si faible part de la littérature grecque, ont préservé Lucien de l'oubli. Grâce leur en seraient rendues s'ils avaient agi en lettrés. Mais ils montraient d'autres soucis. Ils répandaient ces livres avec zèle, non pas parce qu'ils étaient beaux, mais parce qu'ils étaient impies. De même qu'entre tous les comiques grecs, les moines aimaient Aristophane pour la familiarité parfois grossière avec laquelle il traitait les dieux, de même ils lisaient Lucien qui tournait Dzeus en ridicule. Avant de fonder une religion nouvelle, il fallait détruire les temples rivaux et souffler la flamme sur Antioche. Clément d'Alexandrie, Lactance, Arnobe brandissaient le Deutéronome sur la pauvre Pasiphaë. Ils donnaient à Satan la forme des satyres. Ils combattaient Vénus comme une reine adverse. Quel argument c'était pour tous que de choisir entre mille un écrivain irréligieux et de dire : vous le voyez, eux-mêmes ils bafouent ce que nous venons jeter bas !

Non seulement ils nous ont transmis l'œuvre inégal de leur complice, mais ils lui ont attribué, semble-t-il, un certain nombre de morceaux dont Lucien n'était pas coupable. Les philologues distinguent avec certitude ces attributions erronées. Par malheur ils ne s'entendent point. Jadis on admettait que l'Âne fût authentique ; il y a dix ans, sous peine de se faire insulter en Sorbonne, il fallait le signer Lucius de Patras ; aujourd'hui on le rend à Lucien qui l'aurait imité de Lucius... Soit. Ce sont là jeux d'École Normale et cela n'intéresse pas la littérature.

Les Mimes des courtisanes n'ont jamais cessé, par une fortune spéciale, de lui être attribués. Oserai-je émettre l'opinion qu'ils présentent au contraire des signes inquiétants ; que, écrits sous les Antonins, nous dit-on, ils nous montrent la vie d'Athènes assez différente de ce qu'elle était au second siècle de notre ère ; qu'il y a entre leur prose et les vers de la comédie moyenne plus d'un rapprochement à noter ; qu'à défaut de cet

argument, on remarquerait qu'ils sont conçus, composés et limités sur le modèle de certains Mimes récemment découverts et dont nous savons au moins qu'ils étaient fort à la mode quatre ou cinq cents ans avant Lucien ; qu'enfin ce sont des chefs-d'œuvre insignes, et que ceci exclut probablement l'idée qu'ils aient pu être imaginés sans modèle par l'auteur de l'Okypous.

Quoi qu'il en soit, on peut considérer Lucien comme ayant, sinon inventé, au moins adapté ce recueil de scènes à son goût personnel et à celui de son temps. Modeleur, il ne prenait pas toujours la peine de faire poser devant lui des figurines vivantes ; il revoyait le sujet déjà traité, le corrigeait à son plaisir et en faisait une chose nouvelle. Écrivain, il ne pensa pas qu'en laissant les arts pour le style son esprit dût se retenir à des scrupules particuliers.

Son livre, son meilleur livre, celui-ci, nous présente en quinze scènes trente personnages. Ce sont gens du même monde, un monde mêlé si l'on veut mais cependant assez spécial pour qu'on puisse s'attendre à trouver quelque similitude entre les éléments qui le composent. Or, il n'en est rien. Ces hommes et ces femmes sont des types circonscrits en quelques lignes, des caractères dont pas un n'empiète sur le suivant, des voix qui cessent de parler aussitôt qu'on les connaît, et l'ensemble nous offre un tableau complet, complet en quinze pages, de la vie nocturne à Athènes.

Je ne crois pas qu'il y ait en littérature un autre exemple de cette concision ni de cette variété.

Et l'admirable c'est que le lecteur reconnaît, après deux mille années, et dans un monde si lointain, tous les personnages de ces dialogues, sans en excepter le moindre. Rosalindre et Orgon portent encore la marque du temps qui les a vus naître. Ici rien n'a vieilli : les femmes sont de Forain, les hommes sont de Gyp, ils nous ont parlé, sinon dans la vie courante au moins entre les pages des livres les plus récents — et les plus exacts (paraît-il). Nous retrouvons ici Pauline Cardinal, Olympia, Mme Tellier, Satin, Jenny Cadine et Fanny Legrand. Qu'elles aient aujourd'hui les mêmes occupations, les mêmes fêtes et les mêmes larmes que jadis, cela va de soi, mais le parallèle atteint souvent les analogies les plus singulières... Les romanciers actuels que l'antiquité préoccupe et qui entreprennent de donner à leurs récits « un caractère vraiment grec », pourraient tout aussi bien

s'inspirer de Lucien pour donner à d'autres études « un caractère vraiment français ».

Tant le conteur antique avait mis ses soins à retrancher, le long de son livre, tout ce qui n'était pas éternel.

IV

LUCIEN ET NOTRE ARGOT

Chaque fois que j'ai traduit du grec des conversations familières j'ai été surpris ou amusé par les étonnantes coïncidences de l'esprit grec et de l'esprit français. Si j'avais été plus sûr de moi, j'aurais fait un article là-dessus. L'argot même d'Aristophane et de Lucien revit dans l'argot français. Par exemple, cette tournure : « En voilà une, de chance ! », se retrouve en grec avec ses deux génitifs inutiles. Une courtisane de Lucien dit que son amant est « à sec » ; cela signifie qu'il est ruiné, etc. Autant on désespère de traduire une ode de Keats ou un simple quatrain de Heine, autant c'est plaisir que de traduire Lucien : on a l'illusion de le rendre à sa langue originale.

I

L'ÉDUCATION DE CORINNA

CORINNA (*La Touffe*), petite fille.

CROBYLÊ (*Petite Vierge*), sa mère.

CROBYLÊ

Eh bien, Corinna, tu l'as senti, ce n'est pas si terrible que tu le pensais, de perdre sa virginité. Tu as été avec un jeune homme ; pour premier cadeau tu as rapporté cent drachmes et avec cela je vais t'acheter tout de suite un collier.

CORINNA

Oui, petite maman ! et qu'il ait des pierres flamboyantes comme celui de Philainis !

CROBYLÊ

Il sera tout pareil. Mais écoute, je vais te dire ce qu'il faut que tu fasses et comment tu dois te conduire avec les hommes. Nous n'avons que cela pour vivre, ma fille ; depuis deux ans que ton bienheureux père est mort tu ne sais pas comment nous avons vécu. Quand il était là nous ne manquions de rien. Comme forgeron il avait acquis un grand nom au Pirée. On peut entendre dire à tout le monde qu'il n'y aura jamais un forgeron comme Philinos. Après sa fin, j'ai vendu ses tenailles, son enclume et son marteau deux cents drachmes et c'est là-dessus que nous avons vécu. Ensuite j'ai tissé, descendant la trame et tournant les fils, gagnant avec peine de quoi manger ; et je t'ai élevée, ô ma fille, seule espérance qui me fût restée !

CORINNA

Tu veux parler des cent drachmes ?

CROBYLÊ

Non. Mais j'ai pensé que tu étais déjà assez grande pour me nourrir, tout en te procurant à toi-même facilement de quoi t'orner, de quoi t'enrichir, de quoi avoir des robes de pourpre et des esclaves.

CORINNA

Comment ça, mère ? Pourquoi dis-tu ça ?

CROBYLÊ

En vivant avec les jeunes gens, en buvant en leur compagnie, et en couchant avec, pour de l'argent.

CORINNA, *scandalisée.*

Comme la fille de Daphnis, Lyra ?

CROBYLÊ

Oui.

CORINNA

Mais... c'est une courtisane !

CROBYLÊ

Il n'y a pas de mal à ça. Toi aussi tu deviendras riche comme elle et tu auras beaucoup d'amants...

CORINNA, *(Elle pleure).*

.....

CROBYLÊ

Pourquoi pleures-tu, Corinna ? Ne vois-tu pas combien il y a de courtisanes, comme elles sont recherchées, comme elles gagnent de l'argent ! Daphnis, moi je l'ai connue (ô chère Adrasteia !^[1]), en guenilles, avant qu'elle eût l'âge de se faire prendre. Et maintenant tu vois comment elle marche : avec de l'or, des robes fleuries et quatre esclaves.

CORINNA, *consolée*.

Comment a-t-elle gagné cela, Lyra ?

CROBYLÉ

D'abord, en s'habillant avec élégance, en étant aimable et brillante avec tout le monde, non pas riant aux éclats à propos de tout comme tu fais, mais souriant pour attirer. Ensuite en traitant avec habileté, mais sans tromperies, ceux qui vont la voir ou qui l'emmènent chez eux, et en ne raccrochant jamais les hommes la première. Quand on la paye pour venir à un souper, elle ne s'enivre pas — car c'est ridicule et les hommes ont cela en horreur — et elle ne se bourre pas de nourriture comme une sotte ; elle ne touche qu'avec le bout des doigts, et en silence, les mets ; elle ne s'emplit pas les joues ; et elle boit tranquillement, non pas à plein gosier, mais par petits coups.

CORINNA

Même lorsqu'elle a soif, mère ?

CROBYLÉ

Surtout lorsqu'elle a soif, Corinna. Elle ne parle pas plus qu'il ne faut, elle ne se moque pas de ceux qui sont présents et ne regarde que celui qui la paye. Et à cause de cela tout le monde l'aime. Puis, quand il faut entrer au lit, elle travaille sans obscénité, mais avec soin, et elle ne recherche qu'une chose entre toutes, c'est de soumettre l'homme et d'en faire un amant. C'est ce dont tous la louent. Si tu retiens bien cette leçon, nous aussi nous serons riches, car pour le reste, elle est loin d'avoir ton... (mais rien, ô chère Adrasteia !) je ne dis plus qu'une chose : puisses-tu vivre !

CORINNA

Dis-moi, mère, tous ceux qui me paieront seront-ils comme Eucritos, avec qui j'ai couché hier ?

CROBYLÊ

Pas tous. Il y en aura de mieux. Quelques-uns seront très vigoureux. D'autres ne seront pas aussi jolis.

CORINNA

Et il faudra que je couche aussi avec ceux-là ?

CROBYLÊ

Surtout avec ceux-là, ma fille ! Ce sont eux qui donnent le plus. Les beaux ne veulent donner que leur beauté.

Prends bien soin de t'attacher ceux qui payent le mieux, si tu veux que dans peu de temps toutes les femmes disent en te montrant du doigt : « Ne vois-tu pas Corinna, la fille de Crobylê, comme elle est riche ! comme elle a fait sa mère trois fois heureuse ! » Qu'en dis-tu ? Tu feras cela ? Tu le feras, moi je le sais, et tu les dépasseras toutes facilement. Maintenant va te laver ! si le petit Eucritos revenait aujourd'hui ! Car il me l'a promis.

1. ↑ *L'Inévitable*, épithète de Némésis. Crobylê flatte la déesse pour ne pas être punie d'une médisance.

II

LES LESBIENNES

LEAINA (*Lionne*), joueuse de cithare.

CLONARION (*Jeune Pousse*), jeune fille.

Ce petit dialogue a effarouché tous les hellénistes. Wieland n'osa jamais le traduire. Perrot d'Ablancourt en retranche cent détails et y ajoute des politesses. M. Talbot le dénature, tantôt par décence et tantôt par ingénuité. Belin de Ballu, ne voulant ni s'en occuper lui-même, ni laisser une page blanche au milieu de sa traduction, reproduit simplement la fantaisie d'Ablancourt ; mais il a soin d'écrire en note : « Il est bon d'avertir qu'il n'y a pas un mot de cela dans le texte. » (T. IV, p. 392.)

CLONARION

Nous apprenons du nouveau sur toi, Leaina ; la riche Lesbienne Megilla est amoureuse de toi, comme un homme ? et vous vous unissez je ne sais comment l'une avec l'autre ?

LEAINA

.....

CLONARION

Qu'est-ce qu'il y a ? Tu rougis ? Dis-moi, c'est donc vrai ?

LEAINA

C'est vrai, ô Clônarion. J'en suis honteuse... C'est si étrange...

CLONARION

Mais par la Déesse, comment vous y prenez-vous ? que te veut cette femme ? Qu'est-ce que vous pratiquez quand vous faites l'amour ensemble ?

LEAINA

.....

CLONARION

M'entends-tu ?

LEAINA

.....

CLONARION

Ah ! tu ne m'aimes pas ; autrement, tu ne me cacherais pas des choses pareilles.

LEAINA

Je t'aime plus qu'aucune autre... Cette femme est terriblement mâle...

CLONARION

Je ne comprends pas ce que tu dis... À moins que... Serait-ce une de ces tribades, comme on dit qu'il y en a dans Lesbos, de ces femmes viriles qui ne peuvent rien souffrir des hommes, mais jouissent elles-mêmes des femmes, comme si elles étaient hommes ?

LEAINA

C'est quelque chose comme cela...

CLONARION, avec élan.

Oh ! Leaina, raconte-moi tout ! comment elle a cherché à te séduire d'abord, comment tu t'es laissée persuader, et le reste !

LEAINA

Elles avaient organisé un souper, elle et Dêmônassa la Corinthienne, qui est riche aussi et a les mêmes goûts que Megilla. Elles me firent venir pour jouer de la cithare et quand j'eus fini de jouer, quand le soir vint, quand il fut temps de dormir après avoir beaucoup bu :

« Voyons, Leaina, dit Megilla, c'est le moment d'aller au lit. Couche ici, avec nous, et entre nous deux. »

CLONARION

Tu t'es couchée ?

LEAINA

.....

CLONARION

Et après ? comment ça s'est-il passé ?

LEAINA

Elles m'ont baisée, d'abord, comme font les hommes, et non seulement en appliquant les lèvres, mais en ouvrant un peu la bouche, et elles m'étreignaient dans leurs bras et elles me serraient les seins. Dêmônassa même me mordait dans ses baisers. Pour moi je ne comprenais pas ce qui se passait. Tout à coup Megilla déjà chaude, enlevant sa fausse chevelure tout à fait semblable (à une vraie), et bien attachée, apparut rasée jusqu'à la peau comme le plus mâle des athlètes. Et moi je fus bouleversée de voir cela. Mais elle :

« Ô Leaina, dit-elle, as-tu déjà vu un jeune homme aussi beau ?

— Mais, dis-je, je ne vois pas de jeune homme, ici, Megilla.

— Ne m'effémine pas, dit-elle, car je m'appelle Megillos et j'ai épousé depuis longtemps cette Dêmônassa, et elle est ma femme. »

Je me suis mise à rire, Clônarion, et sur ces mots j'ai dit :

« Ainsi donc, ô Megillos, tu étais un homme à notre insu, comme on dit qu'Achilleus est resté chez les filles, caché par sa robe de pourpre ?... et tu as une virilité ? et tu fais à Dêmônassa ce que font les hommes ?

— Cela, dit-elle, ô Leaina, je ne l'ai point. Mais il ne s'en faut pas de beaucoup... Tu me verras m'unir d'une façon spéciale, qui est bien plus voluptueuse.

— Alors, ne serais-tu pas un hermaphrodite, dis-je, comme on raconte qu'il y en a beaucoup, qui ont les deux organes ? »

Car je ne savais pas encore, ô Clônarion, ce que c'était.

« Non, dit-elle, je suis tout à fait homme.

— J'ai entendu parler, continuai-je, par la Boïotienne joueuse de flûte Isménodôra, de cette femme thébaine qui est devenue homme, et ce fut un devin excellent, je crois, appelé Teiresias... Est-ce qu'il ne t'est pas arrivé un accident comme celui-là ?

— Non, Leaina, dit-elle. Je suis venue au monde semblable à vous autres femmes ; mais j'ai les goûts, les désirs et tout le reste, d'un homme.

— Et cela te suffit, dis-je, les désirs ?

— Laisse-toi faire, Leaina, si tu ne me crois pas, dit-elle, et tu reconnaîtras que je n'ai rien à envier aux hommes... J'ai quelque chose qui ressemble à une virilité... Allons, laisse-toi faire et tu verras bien ! »

Je me suis laissé faire, Clônarion ; elle me suppliait tant ! En outre, elle me donnait un collier splendide, avec des tuniques du lin le plus fin. Alors, moi, je l'ai serrée dans mes bras comme un homme... Elle me faisait des baisers, elle agissait en haletant et elle m'a paru inondée de plaisir...

CLONARION

Mais, *comment* agissait-elle ? de quelle manière ? O Leaina, dis-moi cela surtout !

LEAINA

Ne me demande pas de détails. Ce sont des choses honteuses. Par la Déesse du ciel ! je ne te les dirai pas.

III

LE PLAISIR D'ÊTRE BATTUE

CHRYSIS (*Bijou d'Or*), 17 ans, courtisane.

AMPÉLIS (*Jeune Vigne*), 35 ans, courtisane.

AMPÉLIS

Ô Chrysis, celui qui n'est pas jaloux, qui ne se met pas en colère, qui n'a pas roué de coups sa maîtresse, qui ne lui a pas arraché les cheveux, qui ne lui a pas déchiré ses Vêtements, — celui-là, n'est pas amoureux encore.

CHRYSIS

Alors l'amour n'a pas d'autres preuves, ô Ampélis, que celles-là ?

AMPÉLIS

Non. Tout cela est d'un homme chaud. Pour le reste, les baisers, les larmes, les serments, les visites, ce n'est qu'un commencement d'amour. Tout le feu de la passion vient de la jalousie. Si donc, comme tu le dis, Gorgias t'a battue, s'il est jaloux, espère beaucoup, et souhaite qu'il continue.

CHRYSIS

Qu'il continue ? qu'est-ce que tu dis ? Toujours me battre ?

AMPÉLIS

Non. Mais qu'il se fâche si tu ne regardes pas que lui. S'il ne t'aimait pas, pourquoi serait-il si en colère quand tu as un autre amant ?

CHRYSIS

Mais je n'en ai pas ! Il se figure que j'aime ce richard, parce que je lui en ai parlé l'autre jour.

AMPÉLIS

C'est une bonne chose qu'il te croie recherchée par les riches. Il en aura plus de peine encore, et il rivalisera avec ceux qui t'aiment pour ne pas rester en arrière.

CHRYSIS

En attendant il crie, il bat et il ne donne rien.

AMPÉLIS

Il donnera. Les jaloux s'émeuvent à propos de tout.

CHRYSIS

Mais je ne sais pas pourquoi tu veux que je reçoive des coups, ma chérie !

AMPÉLIS

Je ne dis pas cela ; mais je sais que les hommes deviennent de grands amants dès qu'ils imaginent qu'on ne s'inquiète pas d'eux ; et quand un amant se croit le seul, le désir se flétrit en lui.

Je te parle ainsi, moi qui fais le métier depuis vingt ans, et toi tu en as dix-huit, je crois, et même moins. Si tu veux je te raconterai ce que j'ai souffert il n'y a pas beaucoup d'années.

J'avais pour amant Dêmophantos l'usurier, qui demeure près de la Poikilê. Jamais il ne m'avait donné plus de cinq drachmes et il prétendait être le maître. Il ne m'aimait, ô Chrysis, que d'un amour de surface ; jamais il ne soupirait, jamais il ne pleurait, jamais il ne restait la nuit devant ma porte ; il couchait avec moi quelquefois, mais de loin en loin. Un jour qu'il était venu me voir je, ne lui ai pas ouvert la porte, car le peintre Callidês était chez moi, qui m'avait envoyé dix drachmes. Dêmophantos s'en alla en m'injuriant. Quelques jours se passent sans que je l'envoie chercher : Callidês était encore chez moi. Dêmophantos, qui était déjà très échauffé, entre en fureur en voyant cela, pénètre par la porte ouverte, pleure, me bat,

me menace de me tuer, déchire ma tunique, fait tout, et enfin me donne six mille drachmes pour lesquelles il m'a eue tout seul pendant huit mois entiers ! Sa femme disait à tout le monde que je l'avais rendu fou avec des poisons. Le poison, c'était la jalousie.

C'est pourquoi, Chrysis, sers-toi du même poison avec Gorgias. Ce garçon-là sera riche s'il arrive quelque chose à son père.

IV

L'AMANT DE CŒUR

MOUSARION (*Petite Muse*), courtisane, 18 ans.

SA MÈRE.

LA MÈRE

Si nous trouvons encore un amant comme Chairéas, ô Mousarion, il faudra sacrifier une chèvre blanche à l'Aphrodité vulgaire, à l'Ouranienne des jardins une génisse, et couronner la Déméter qui donne les richesses, car nous serons heureuses et trois fois heureuses. Tu vois maintenant combien nous recevons de ce jeune homme : il ne t'a pas encore donné une obole, pas un vêtement, pas une paire de chaussures, pas une boîte à parfums, rien que des prétextes, des promesses et de belles espérances. Il dit toujours : « Si mon père... et que je devienne maître de mon patrimoine, tout sera pour toi. » Et tu dis qu'il a juré de t'épouser légalement.

MOUSARION

Il l'a juré, mère, par les deux déesses et par l'Athênê Polias.

LA MÈRE

Et tu te fies à ça ? Et l'autre jour, comme il n'avait pas de quoi payer ce qu'il devait, tu lui as donné ton anneau sans me le dire ! Il l'a vendu pour boire, et ensuite tes deux colliers ioniques, qui pesaient chacun deux darikes ^[1] et que l'armateur Praxias de Chiôs avait fait faire à Ephèse pour toi. Il fallait bien que Chairéas payât ses dettes à ses amis. Ton linge, tes chemises, je n'en parle pas. Nous avons fait une trouvaille ! et nous sommes bien heureuses de l'avoir rencontré !

MOUSARION

Mais il est beau, il n'a pas de barbe, il me dit qu'il m'aime et se met à pleurer ; et puis il est fils de Dinomaché et de Lachês l'aréopagite, il nous

dit qu'il m'épousera et nous donne de grandes espérances, quand seulement le vieux aura fermé l'œil.

LA MÈRE, *ironique.*

Eh bien, Mousarion, lorsqu'il nous faudra des chaussures et que le cordonnier nous demandera une double drachme, nous lui dirons : « Nous n'avons pas d'argent ; accepte de nous quelques... espérances. » Et chez le marchand de farine quand on nous donnera notre note : « Attends, dirons-nous, que Lachês Collyteus soit mort ; nous te payerons après les noces. » Tu ne rougis pas d'être la seule des courtisanes qui n'ait ni boucles d'oreilles, ni collier, ni tunique tarentine ?

MOUSARION

Pourquoi rougirais-je, mère ? sont-elles plus heureuses ou plus belles que moi ?

LA MÈRE

Non, mais elles sont plus intelligentes. Elles savent le métier de courtisane. Elles ne se fient pas aux phrases ni aux petits jeunes gens qui ont des serments sur le bout des lèvres. Toi tu es fidèle, tu aimes Chairéas comme un mari, tu ne te laisses toucher que par lui ; et l'autre jour, quand ce laboureur acharnien vint t'apporter deux cents drachmes, prix du vin que son père l'avait envoyé vendre, il n'avait pas de barbe non plus, celui-là, mais tu t'es moquée de lui et tu as couché avec Chairéas l'Adônis.

MOUSARION

Quoi, il fallait laisser là Chairéas pour recevoir près de moi ce paysan qui sentait le bouc ? Chairéas a la peau douce comme un petit cochon d'Acharnai^[2].

LA MÈRE

Soit. C'était un rustre et il sentait mauvais, mais pourquoi n'as-tu pas reçu Antiphôn, le fils de Ménécratès, qui t'offrait cent drachmes ? N'était-il pas beau, homme du monde, et du même âge que Chairéas ?

MOUSARION

Mais Chairéas dit qu'il nous égorgera tous les deux, s'il me trouve jamais avec lui.

LA MÈRE

Combien d'autres menacent de cela ! Et alors tu vas rester sans amants, tu te feras honnête femme, tu ne seras plus courtisane mais prêtresse de la Thesmophore ?... Laissons cela ; c'est aujourd'hui les Alôa^[3] ; qu'est-ce qu'il t'a donné pour la fête ?

MOUSARION

Il n'a rien à lui, petite maman.

LA MÈRE

Il est le seul qui ne sache rien tirer de son père en lui envoyant un esclave menteur, ni de sa mère en la menaçant, si cela ne prend pas, de s'engager dans l'infanterie de marine. Il reste assis chez nous, il nous ennue et non seulement il ne donne rien, mais il ne te laisse rien recevoir de ceux qui donnent. Et toi, crois-tu, Mousarion, que tu auras toujours dix-huit ans, que Chairéas aura toujours les mêmes sentiments pour toi quand il sera riche et que sa mère lui aura trouvé un mariage d'argent ? Est-ce qu'il se souviendra encore des larmes et des baisers et des serments, devant une dot de cinq talents, crois-tu ça ?

MOUSARION

Il s'en souviendra, lui. La preuve, c'est qu'il ne s'est pas marié. On l'a pressé, on l'a presque forcé, il a refusé.

LA MÈRE

Puisse-t-il se faire qu'il n'ait pas menti. Mais je te rappellerai, Mousarion, ce que je te dis là.

1. ↑ 87 grammes.
2. ↑ Bourg de la banlieue d'Athènes.
3. ↑ Fête de Déméter.

V

LES CONSEILS MATERNELS

PHILINNA (*Aimée*), courtisane.

SA MÈRE.

LA MÈRE

Tu étais folle, Philinna, hier ? Qu'est-ce qu'il t'a pris pendant le souper ?

Diphilos est venu me voir ce matin en pleurant et il m'a raconté tout ce qu'il avait eu à souffrir de toi. Tu t'es soûlée, tu t'es levée au milieu du repas en dansant quand il te le défendait, et après cela tu as donné un baiser à son ami Lamprias : et comme il se fâchait, tu l'as quitté, tu es allée près de Lamprias, tu l'as pris dans tes bras, et Diphilos étouffait de colère à cause de cela. Et la nuit, je le sais, tu n'as pas couché avec lui ; tu l'as laissé pleurer et tu t'es étendue toute seule sur un lit voisin, en chantant pour lui faire de la peine.

PHILINNA, furieuse.

Mais ce qu'il m'a fait, mère, il ne te l'a pas dit. Sans cela tu ne te mettrais pas du côté de cet insolent !

Il m'a laissée pour aller causer avec Thaïs, la maîtresse de Lamprias qui n'était pas encore arrivé. Voyant que cela me rendait malheureuse et que je lui faisais des signes, il prit Thaïs par le bout de l'oreille, lui fit plier la nuque en arrière et lui donna un baiser si bien aspiré qu'elle ne pouvait plus dégager ses lèvres ! Moi je pleurais, mais lui se mit à rire, et à dire toutes sortes de choses dans l'oreille de Thaïs, contre moi sans doute, car Thaïs souriait en me regardant. Quand ils entendirent Lamprias entrer et qu'ils furent fatigués de se baiser l'un l'autre, j'allai me coucher avec Diphilos pour qu'il n'eût aucune excuse ensuite. Alors Thaïs se leva et dansa la première en se retroussant pour montrer ses jambes toutes nues comme si elle était seule à les avoir belles. Quand elle s'arrêta, Lamprias ne dit rien, mais Diphilos vanta tant qu'il put son rythme et sa danse, disant comme son pied suivait bien la cithare ! et comme sa jambe était belle ! et dix mille autres choses ! on aurait dit qu'il parlait de la Sôsandra de Kalamis, et non

de cette Thaïs, que tu connais bien et moi aussi puisqu'elle va aux mêmes bains que nous. Alors la Thaïs se moqua de moi : « Si quelqu'une, dit-elle, n'était pas si honteuse d'avoir les jambes maigres, elle se lèverait aussi et danserait. »

Que dirai-je, mère ? Je me suis levée et j'ai dansé. Que fallait-il faire ? Supporter cette moquerie au risque de la laisser croire, et permettre à Thaïs de régner sur le festin ?

LA MÈRE

Tu es trop ardente, ma fille. Il ne fallait pas prendre cela tant à cœur. Dis-moi ce qui s'est passé après.

PHILINNA

Tout le monde m'a félicitée ; Diphilos seul s'est couché sur le dos, et a regardé le plafond, jusqu'au moment où je me suis arrêtée de fatigue.

LA MÈRE

Enfin, est-ce vrai que tu as donné des baisers à Lamprias et que tu as quitté ton lit pour le prendre dans tes bras ?... Tu te tais ?... En effet, c'est impardonnable !

PHILINNA

Je voulais lui rendre chagrin pour chagrin.

LA MÈRE

Ainsi ce n'est pas avec lui que tu as couché ? et tu as chanté pendant qu'il pleurait ? Tu ne comprends donc pas, ma fille, que nous sommes pauvres ! tu ne te rappelles plus tout ce que nous avons reçu de celui-là et comment nous aurions passé l'hiver dernier, si l'Aphrodite ne l'avait envoyé vers nous !

PHILINNA

Quoi donc ? je supporterai d'être insultée par lui à cause de cela ?

LA MÈRE

Rage, mais ne te moque pas. Tu ne sais pas que les amants cessent d'aimer quand on se moque d'eux, et qu'ils s'en veulent à eux-mêmes. Tu as toujours été trop susceptible avec cet homme-là. Prends garde que, selon le proverbe, nous ne cassions la corde pour l'avoir trop tendue.

VI

LES MENSONGES
HORS DE PROPOS

LÉONTICHOS, fanfaron.

CHÊNIDAS, son compère.

HYMNIS, courtisane très jeune.

GRAMMIS, son esclave.

LÉONTICHOS, avec emphase.

Et dans le combat contre les Galates, dis, ô Chênidas, comment je partis en avant des autres cavaliers, monté sur mon cheval blanc, et comment les Galates, qui sont vaillants pourtant, tremblèrent aussitôt qu'ils me virent, si bien que nul ne me résista. Alors, moi, lançant mon javelot, je transperçai l'hipparque et son cheval ; et contre les autres qui s'étaient rassemblés, — car il y en avait qui, après avoir rompu la phalange, s'étaient reformés en carré, — contre ceux-là je tirai l'épée avec courage, et l'élan de mon cheval renversa les sept premiers ; d'un coup d'épée je fendis en deux la tête du chef, et les tiens arrivèrent alors, ô Chênidas, quand tous étaient déjà en fuite.

CHÊNIDAS

Et quand, en Paphlagonie, ô Léontichos, tu as combattu seul le Satrape, n'as-tu pas fait de grandes choses là encore ?

LÉONTICHOS

C'est bien de m'avoir rappelé ce combat extraordinaire. Ce Satrape était gigantesque ; on le disait merveilleux tireur d'épée ; il tenait les Grecs en mépris. Il s'avança entre les deux armées et cria : « Quelqu'un veut-il combattre seul contre moi ? » — Tous furent saisis d'effroi, les lochagues, les taxiarques, et même notre hégémon qui pourtant n'est pas un lâche : car c'était Aristaichmos l'Aitôle qui nous commandait, et il est admirable à lancer le javelot. Moi je n'étais encore que chiliarque^[1]. Par un coup d'audace, et repoussant mes amis qui me prenaient dans leurs bras (car ils craignaient pour moi en voyant ce barbare étincelant de ses armes dorées, et énorme, avec son effrayant panache et son javelot brandi)...

CHÊNIDAS

Moi aussi j'avais peur pour toi, ô Léontichos. Tu sais comme je te retenais, en te suppliant de ne pas affronter le danger pour nous. La vie me serait impossible si tu étais mort.

LÉONTICHOS

Mais moi, par un coup d'audace je m'avance au milieu, non pas moins bien armé que le Paphlagonien, mais tout en or comme lui, de sorte qu'un cri s'éleva chez les nôtres et chez les barbares, car ils m'avaient reconnu surtout à mon bouclier, et à mes ornements et à mon panache. Dis, ô Chênidas, à qui tous alors me comparaient !

CHÊNIDAS

À quel autre, par Dzeus ! si ce n'est à Achilleus, fils de Thetis et de Pêleus ? Comme ton casque t'allait bien ! comme ta pourpre était éclatante et ton bouclier lumineux !

LÉONTICHOS

Quand nous nous rencontrâmes, le barbare le premier me blessa (*se reprenant*), m'écorcha la peau un peu au-dessous du genou. Moi, je traversai son bouclier d'un coup de sarisse et je l'atteignis en pleine poitrine ; alors le foulant aux pieds, je lui coupai la tête facilement avec mon épée, je m'emparai de ses armes et revins avec sa tête à la pointe de ma sarisse, ruisselant du sang versé.

HYMNIS, *écœurée.*

Ah ! va-t'en, Léontichos ! que c'est dégoûtant et odieux ce que tu racontes ! Qui pourrait te regarder encore te félicitant de cette boue sanglante ! qui pourrait boire ou coucher avec toi ! moi je m'en vais.

LÉONTICHOS, *la retenant.*

Je te donnerai double prix.

HYMNIS

Je ne pourrais pas coucher avec un assassin.

LÉONTICHOS

N'aie pas peur, ô Hymnis. Tout cela s'est passé chez les Paphlagoniens. Maintenant je suis en paix.

HYMNIS

Non, tu es un homme abominable. Le sang dégouttait sur toi de la tête du barbare que tu portais sur ta sarisse. Et après cela, moi, je prendrais un pareil homme dans mes bras et je lui donnerais des baisers ? Ô Charites, je ne ferai pas cela ! Celui-là n'est pas meilleur que le bourreau !

LÉONTICHOS

Ah ! si tu me voyais en armes, je le sais bien, tu m'aimerais.

HYMNIS

Rien qu'à t'entendre, Léontichos, mon cœur se soulève et mes cheveux se hérissent ; je crois voir des ombres, les fantômes de tes victimes, et surtout de ce malheureux chef dont tu as fendu la tête en deux. Que serait-ce si j'avais vu le fait lui-même, et le sang, et les cadavres étendus ! Il me semble que j'en serais morte, moi qui n'ai jamais vu tuer un poulet.

LÉONTICHOS

Que tu es poltronne, ô Hymnis, et d'âme petite. Je croyais te faire plaisir en te racontant cela.

HYMNIS

Fais de pareils récits aux Lemniades ou aux Danaïdes si tu en trouves ; Moi je retourne auprès de ma mère jusqu'à ce qu'il soit jour. Suis-moi.

Grammis. Porte-toi bien, brave chiliarque, mets à mort ceux qu'il te plaira.
(*Elle s'en va.*)

LÉONTICHOS

Reste, ô Hymnis, reste !... Elle est partie !

CHÊNIDAS

C'est toi, aussi, Léontichos, qui as effrayé cette enfant avec tes panaches, et tes hauts faits invraisemblables. Je l'ai vue devenir toute jaune dès que tu as commencé l'histoire du capitaine ; puis elle a changé de visage et a frissonné quand tu as dit que tu avais coupé la tête.

LÉONTICHOS

Je croyais lui paraître par là plus aimable. Mais c'est toi qui m'as perdu, Chênidas, en me jetant l'idée de ce duel.

CHÊNIDAS

Ne fallait-il pas t'aider à mentir, voyant la cause de cette fanfaronnade ! C'est toi qui as rendu cela beaucoup trop horrible. Tu pouvais couper la tête de l'infortuné Paphlagonien, mais pourquoi la piquer à la pointe de ta sarisse et te couvrir de sang ?

LÉONTICHOS

Il est vrai que c'est dégoûtant, Chênidas. Mais le reste n'était pas mal imaginé. Va donc et persuade-la de coucher avec moi.

CHÊNIDAS

Je lui dirai donc que tu as tout inventé pour paraître brave auprès d'elle ?

LÉONTICHOS

C'est honteux, Chênidas.

CHÊNIDAS

Autrement elle ne reviendra pas. Choisis donc de deux choses l'une : ou d'être haï et passer pour brave, ou de coucher avec Hymnis en lui avouant avoir menti.

LÉONTICHOS, *très embarrassé*.

Les deux sont pénibles. Mais je prends Hymnis. Va donc, et dis-lui, ô Chênidas, que j'ai menti ; — mais pas en tout !

1. ↑ Commandant de mille hommes.

VII

LA JOUEUSE DE FLÛTE

PARTHÉNIS (*Petite Vierge*), Joueuse de flûte.

COCHLIS (*Coquille de Pourpre*), courtisane.

COCHLIS

Pourquoi pleures-tu, ô Parthénis, et d'où viens-tu, avec tes flûtes brisées ?

PARTHÉNIS, *sanglotant.*

Le soldat... l'Aitôle... le grand... l'amant de Crocalê... il m'a battue... parce qu'il m'a trouvée jouant de la flûte chez la Crocalê, et payée par son rival Gorgos. Et il a brisé mes flûtes, il a renversé la table où ils soupaient, il s'est jeté sur le kratêr et il l'a vidé. Et il a saisi le paysan Gorgos par les cheveux et il l'a traîné hors de la salle. Et alors là, le soldat — Deinomachos, je crois, il s'appelle, — et un de ses camarades, l'ont entouré et battu si fort, que je ne sais pas s'il en réchappera, Cochlis. Le sang lui coulait beaucoup des narines ; il a le visage enflé et couvert de bleus.

COCHLIS

Est-ce qu'il était fou, cet homme, ou saoul ? et est-ce une histoire d'ivrogne ?

PARTHÉNIS

C'est de la jalousie, ô Cochlis, et de l'amour désordonné. Crocalê, je crois, lui avait demandé douze mille drachmes s'il voulait l'avoir tout seul. Deinomachos a refusé ; alors elle ne lui a pas permis de revenir, elle lui a fermé la porte quand il s'est présenté, elle a reçu Gorgos d'Oinoê, un riche fermier qui l'aimait depuis longtemps, elle a bu avec lui et m'a fait chercher pour jouer de la flûte devant eux. Le souper allait très bien, je jouais quelque chose de lydien, le laboureur se levait pour danser et Crocalê battait des mains, tout était joyeux, quand on entendit du bruit, un cri, et la porte

d'entrée fut arrachée. Aussitôt huit jeunes gens vigoureux s'élançèrent, et le Mégarien parmi eux. Vivement, ils renversèrent tout, et Gorgos, comme je t'ai dit, fut roué de coups, jeté à terre et foulé aux pieds. La Crocalê, je ne sais pas comment, s'était sauvée chez sa voisine Thespias. Moi, Deinomachos m'a giflée, il m'a appelée « pourriture », et il m'a jeté mes flûtes brisées. Maintenant je m'en vais, pour tout raconter à mon patron. Le laboureur est allé trouver des amis en ville pour qu'ils livrent le Mégarien à la justice.

COCHLIS

Voilà ce qu'on retire de ces amours militaires ; des coups et des procès. Ils sont tous hégémons ou chiliarques à ce qu'ils disent, mais quand il faut payer : « Attendez, disent-ils, la solde. Quand je recevrai mon traitement, je paierai tout. » Qu'ils se fassent donc tuer, tous ces fanfarons ! Je fais joliment bien de ne pas les recevoir du tout. Qu'il m'arrive un pêcheur, un matelot, un laboureur de ma condition, qui ne sache pas flatter, mais qui donne beaucoup. Ceux qui portent des panaches et font des récits de bataille ne sont pas sérieux, Parthénis.

VIII

LA NUIT

TRYPHAINA (*La Délicate*), courtisane.

CHARMIDÈS, un amant.

TRYPHAINA

Lorsqu'on prend une courtisane, qu'on la paye cinq drachmes et qu'on couche avec elle, est-ce qu'on lui tourne le dos pour pleurer et gémir ?

Et tu n'avais pas de plaisir à boire, et en mangeant tu étais le seul qui ne voulait rien : tu as pleuré pendant tout le dîner, je t'ai bien vu. Et maintenant tu ne cesses de sangloter comme un enfant. Pourquoi tout cela, ô Charmidès ? Ne me cache rien, pour qu'il me reste cela au moins de cette nuit que j'aurai passée près de toi sans dormir.

CHARMIDÈS

Erôs me tue, ô Tryphaina ; je ne lui résiste plus, il est terrible.

TRYPHAINA

Mais ce n'est pas moi que tu aimes, c'est clair. Je suis là et tu ne t'occupes pas de moi ; tu me repousses quand je veux te prendre dans mes bras, et tu mets tes habits comme un rempart entre nous de peur que je ne te touche. Dis-moi donc qui est cette femme ; peut-être pourrai-je être utile à ton amour, je sais rendre ces services-là.

CHARMIDÈS

Tu la connais, et elle te connaît certes bien ; ce n'est pas une courtisane obscure.

TRYPHAINA

Dis le nom, ô Charmidès.

CHARMIDÈS

Philémation^[1], ô Tryphaina.

TRYPHAINA

Laquelle ? car elles sont deux, est-ce celle du Pirée qui vient d'être dépuclée et qui est la maîtresse de Damyllos le fils du stratège ? ou l'autre, celle qu'on appelle Pagis^[2] ?

CHARMIDÈS

C'est celle-là. Elle est le mauvais génie qui m'a saisi, et j'ai été pris par elle.

TRYPHAINA

Alors c'est celle-là que tu pleures ?

CHARMIDÈS

Et beaucoup.

TRYPHAINA

Y a-t-il longtemps que tu l'aimes, ou est-ce nouveau ?

CHARMIDÈS

Non, c'est il y a sept mois, aux Dionysies, que je l'ai vue pour la première fois.

TRYPHAINA

Mais l'as-tu vue tout entière, ou seulement son visage et ce que montre de son corps une femme qui a quarante-cinq ans ?

CHARMIDÈS

Elle jure qu'elle en aura vingt-deux en élaphébolion ^[3] prochain.

TRYPHAINA

Mais en quoi as-tu confiance ? en ses serments ou en tes yeux ? examine-la donc, regarde-lui les tempes, le seul endroit où elle ait encore des cheveux ; les autres sont une perruque épaisse ; et autour des tempes, quand sa teinture sera effacée, tu verras que presque tout est blanc en dessous. Mais cela n'est rien. Force-la un jour de se montrer toute nue.

CHARMIDÈS

Elle ne m'a jamais accordé cela encore.

PARTHÉNIS

Naturellement. Elle devine que tu te dégoûterais à voir ses taches blanches. Depuis la nuque jusqu'aux jarrets elle est comme une peau de panthère. Et tu pleures de ne pouvoir coucher avec une femme pareille ? Peut-être même t'a-t-elle peiné et dédaigné ?

CHARMIDÈS

Oui, ô Tryphaina, et pourtant elle a tant reçu de moi ! Hier, elle m'a demandé mille drachmes ; je n'ai pas pu les lui donner facilement, mon père est avare ! Alors elle a reçu Moschion et m'a fermé sa porte. Moi aussi j'ai voulu la blesser et je t'ai fait prendre.

TRYPHAINA

Par l'Aphrodité je ne serais pas venue si l'on m'avait dit que tu me prenais pour faire de la peine à une autre, et surtout à ce cercueil de Philémation. Mais je m'en vais : déjà trois fois le coq a chanté.

CHARMIDÈS

Pas si vite, Tryphaina. Si c'est vrai, ce que tu dis de Philémation, la perruque et la teinture et les taches, je ne pourrai plus la regarder...

TRYPHAINA

Demande à ta mère, si elle s'est jamais baignée avec elle. Quant à son âge, ton grand-père te l'apprendra, s'il est encore en vie.

CHARMIDÈS

Puisqu'elle est ainsi, enlevons tout de suite ce rempart, enlaçons-nous et baisons-nous et accouplons-nous tout à fait. Je salue bien Philémation !

1. ↑ [Petit-Baiser](#).
2. ↑ [Le Filet](#).
3. ↑ [Mois athénien variable avec les années](#).

IX

LA RÉCAPITULATION

MYRTALÊ, courtisane.

DORION, matelot.

LYDÊ, esclave de Myrtalê.

DORION

Maintenant tu me défends de venir, ô Myrtalê, maintenant que je suis devenu pauvre par toi. Quand je te faisais de si beaux cadeaux, j'étais ton bien-aimé, ton homme, ton maître, j'étais tout pour toi. Mais depuis que je suis complètement à sec et que tu as pris pour amant ton marchand de Bithynie, tu me défends de venir et je reste debout devant ta porte en pleurant pendant qu'il a tous tes baisers, qu'il est seul chez toi, qu'il y passe la nuit. Et tu dis être grosse de lui.

MYRTALÈ

Tout cela me suffoque, Dorion, et surtout quand tu dis que tu m'as beaucoup donné et que tu es devenu pauvre pour moi. Compte un peu depuis le commencement tous les cadeaux que tu m'as donnés.

DORION

Très bien, Myrtalê, comptons. Des chaussures de Sikyone, premièrement, deux drachmes. Mets deux drachmes.

MYRTALÈ

Mais tu as couché deux nuits.

DORION

Et quand je revins de Syrie, un alabastre plein de parfums de Phénicie, encore deux drachmes, par le Poseidôn !

MYRTALÊ

Et moi, quand tu es parti, cette petite tunique jusqu'aux cuisses, pour que tu l'aies en ramant, et qu'avait oubliée chez nous le proreus Epiouros un jour qu'il couchait avec moi !

DORION

Il l'a reprise, l'Epiouros, l'ayant reconnue sur moi à Samos, et après une longue lutte, ô dieux ! Je t'ai donné des oignons de Kypre, cinq saperdes et quatre perches quand nous sommes revenus du Bosphore. Quoi encore ? Huit pains de marin dans un filet, une amphore de figues de Carie, et dernièrement, de Patares, des sandales brodées d'or, ingrate ! Et je me rappelle encore, un grand ! fromage de Gythion !

MYRTALÊ, *méprisante*.

Cinq drachmes peut-être, Dôriôn, tout ça.

DORION, *tristement*.

Ah ! Myrtalê, c'est tout ce qu'un matelot pouvait t'apporter avec sa solde de voyage. Maintenant, je commande déjà le flanc droit du navire ; mais tu me regardes de haut en bas. Et dernièrement encore, aux Aphrodisies, n'ai-je pas déposé une drachme devant les deux pieds de l'Aphroditê à ton intention, une drachme d'argent ? Et de plus j'ai donné deux drachmes à ta mère pour qu'elle s'achète des chaussures ; et souvent je mets dans la main de cette Lydê quelquefois deux, quelquefois quatre oboles. Tout cela réuni c'est la fortune d'un matelot.

MYRTALÊ

Les oignons et les poissons, Dôriôn ?

DORION

Mais oui. Je n'avais rien de plus à te donner. Je ne serais pas rameur si j'étais riche. À ma mère je n'ai jamais rapporté même une tête d'ail. Mais je

voudrais bien savoir ce que tu as reçu du Bithynien, en cadeaux.

MYRTALÈ

D'abord... tu vois cette robe ? C'est lui qui me l'a achetée. Et ce gros collier, aussi.

DORION

Celui-là ? Mais je te le connais depuis longtemps.

MYRTALÈ

Celui que tu m'as vu était bien plus mince et n'avait pas d'émeraudes. Puis, ces pendants d'oreille, ce tapis ; et dernièrement deux cents drachmes et il paye le loyer pour nous. Ce ne sont pas des sandales patariques, du fromage gythiaque et des bavardages.

DORION

Mais tu ne dis pas comment il est lui-même, l'homme avec qui tu couches. Il a plus de cinquante ans, il est chauve sur le front, il est rouge comme un homard. Tu n'as pas vu ses dents ? Quelles grâces, ô Dioscores ! surtout quand il chante et fait le jeune homme. Un âne jouant de la lyre, comme on dit. Ah ! jouis avec lui, tu en es digne, et qu'il vous naisse un enfant qui ressemble à son père. Quant à moi, je trouverai bien quelque Delphis ou quelque Kymbalion de ma condition, ou votre voisine la joueuse de flûte, ou n'importe qui. Des tapis et des colliers et des cadeaux de deux cents drachmes, nous n'en avons pas tous.

MYRTALÈ, ironique.

Ô bienheureuse celle-là, qui t'aura pour amant, Dôriôn ; car tu lui porteras des oignons de Kypre, et du fromage, quand tu reviendras de Gythion !

X

LE PHILOSOPHE

DROSIS (*Rosée*), courtisane.

CHÉLIDONION (*Hirondelle*), courtisane.

CHÉLIDONION

Il ne vient donc plus chez toi, ô Drosis, le petit Clînias ? Je ne l'ai pas vu chez vous depuis bien longtemps.

DROSIS

Non, ô Chélidonion. Son maître l'a enfermé pour qu'il ne m'approche plus.

CHÉLIDONION

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? Est-ce que tu veux parler de Diotimos le maître de gymnase ? celui-là est mon ami.

DROSIS

Non, c'est le plus débauché de tous les philosophes, Aristainetos.

CHÉLIDONION

Cet homme funèbre, velu et barbu, qui se promène d'habitude avec de petits jeunes gens dans la Poikilê [\[1\]](#) ?

DROSIS

Oui, c'est un faux bonhomme ; je voudrais le livrer pour qu'on le fasse mourir, et que le bourreau le traîne par la barbe.

CHÉLIDONION

Comment celui-là a-t-il pu séduire Clînias ?

DROSIS

Je ne sais pas, Chélidonion. Mais ce petit n'a pas découché de chez moi depuis qu'il sait ce que c'est qu'une femme — et c'est moi qui le lui ai appris, — n'est pas venu dans ma rue depuis trois jours. Je me suis inquiétée, je ne sais pas pourquoi, j'avais des pressentiments ; et j'ai envoyé Nebris^[2] pour voir s'il était à l'Agora ou dans la Poikilê. Elle m'a dit qu'elle l'avait vu se promener avec Aristainetos, qu'elle lui avait fait de loin un signe de tête, mais qu'il avait rougi en baissant les yeux et qu'il ne l'avait plus regardée. Ensuite ils sont entrés dans la ville. Elle les a suivis jusqu'au Dipylon^[3], mais comme il ne s'est pas retourné, elle est rentrée sans pouvoir me rien dire de certain. Tu penses dans quel état je suis depuis ce moment-là, ne sachant pas ce qu'on m'a fait de ce petit ! Et je me disais : « Pourtant je ne lui ai pas fait de peine. Est-il aimé d'une autre pour me haïr ainsi ? Est-ce son père qui l'empêche de venir ? » Je retournais tout cela dans ma tête. Et le soir Dromôn^[4] est venu m'apporter cette lettre de lui. Prends-la et lis, Chélidonion. Tu sais lire ?

CHÉLIDONION

Voyons, donne, l'écriture n'est pas bien belle ; on voit qu'il t'a écrit vite. Il dit :

« Comme je t'aimais, ma Drosê, j'en fais témoins les Dieux ! »

DROSIS, *avec pitié.*

Hélas, le malheureux ! il n'a même pas le temps d'écrire : Salut.

CHÉLIDONION, *poursuivant.*

« ...Et maintenant ce n'est pas par haine, mais par nécessité que je suis séparé de toi. Mon père m'a confié à Aristainetos pour faire de la philosophie ; et mon maître, quand il a tout appris sur nous deux, m'a beaucoup grondé, disant qu'il n'était pas convenable de vivre avec une courtisane quand on est fils d'Architelès et d'Erasicleia, car il est bien mieux de préférer la vertu à la volupté. »

DROSIS

Qu'il aille donc crever, l'imbécile qui apprend des choses pareilles à un jeune homme !

CHÉLIDONION

« De sorte que je suis tout à fait forcé de lui obéir. Il me suit et me garde soigneusement, et il ne me laisse pas voir d'autre personne que lui. Si j'apprends la sagesse et si je lui obéis en tout il me promet que je deviendrai bienheureux et vertueux avec quelques efforts. J'ai eu beaucoup de peine à t'écrire ceci en me cachant.

« Sois heureuse et souviens-toi de CLINIAS. »

DROSIS

Que penses-tu de cette lettre, ô Chélidonion ?

CHÉLIDONION

Ce sont des paroles de Scythe, pourtant le « souviens-toi de Clînias » laisse encore un peu d'espoir.

DROSIS

C'est ce que je pense aussi ; mais je meurs d'amour. Dromôn m'a dit que cet Aristainetos aime les jeunes gens, que sous prétexte de sciences, il vit avec les plus jolis garçons, qu'il a déjà eu des entretiens singuliers avec Clînias et lui a promis de le rendre semblable aux dieux. Et même il lit avec lui les dialogues d'amour des vieux philosophes avec leurs disciples, et il est toujours autour de lui. Mais Dromôn l'a menacé d'en avertir le père de Clînias.

CHÉLIDONION

Il fallait régaler Dromôn, ô Drosis.

DROSIS

Je l'ai fait ; mais il n'a pas besoin de cela pour être à moi. Nebris le chatouille.

CHÉLIDONION

Rassure-toi ; tout ira bien. Moi, je suis d'avis qu'il faut mettre une inscription sur le mur du Kéramique du côté où Architelès se promène ordinairement.

DROSIS

Mais comment pourras-tu écrire cela sans être vue ?

CHÉLIDONION

Ce sera la nuit, Drosis, avec un charbon ramassé quelque part.

DROSIS

Très bien. Combats avec moi, ô Chélidonion, contre ce pédant d'Aristainetos.

1. ↑ Portique et galerie de peintures.
2. ↑ Une esclave.
3. ↑ Porte qui réunissait le quartier urbain des courtisanes et son faubourg.
4. ↑ Esclave de Clinias.

XI

LA MÉPRISE

JOESSA (*Violette*), courtisane.

PYTHIAS, sa maîtresse.

LYSIAS, son amant.

JOESSA

Tu te fais prier, Lysias, par moi ? C'est bien. Jamais je ne t'ai demandé d'argent ; jamais je ne t'ai laissé à la porte en disant : « Un autre est là. » Jamais je ne t'ai forcé d'abuser ton père ou de soutirer quelque chose à ta mère pour me faire des cadeaux comme les autres courtisanes ; mais dès le début je t'ai reçu pour rien. Tu sais quels bons amants j'ai renvoyés : Etoclès, aujourd'hui prytane, et Pasiôn l'armateur et ton camarade Mélissos dont le père est mort, ce qui le rend possesseur de toute sa fortune. Il n'y a que toi qui ait toujours été mon Phaon ; je n'ai regardé que toi, je n'ai admis que toi dans ma chambre. J'étais assez folle pour croire à tout ce que tu jurais, et à cause de cela je restais sage pour toi comme une Pénélopê, quoique ma mère criât et s'en plaignît à mes amies. Toi, depuis que tu comprends que tu m'as dans la main et que je m'épuise de désir pour toi, tu joues avec Lykainê^[1] devant moi pour me faire de la peine, ou bien tu me fais l'éloge de Magidion^[2] la joueuse de cithare, quand nous sommes couchés ensemble ; moi je pleure à cause de cela et je me sens outragée...

L'autre jour tu étais à boire avec Thrasôn et Diphilos, la joueuse de flûte Kymbalion^[3] était là aussi, et Pyrallis^[4] qui est mon ennemie ; tu as donné cinq baisers à Kymbalion, je ne m'en suis pas inquiétée ; tu n'insultais que toi en embrassant cette femme ; mais combien de signes as-tu faits à Pyrallis ! et en buvant tu lui présentais la coupe, et en la rendant au petit esclave tu lui disais à l'oreille de ne verser à aucun autre si Pyrallis ne le demandait. Enfin tu as mordu dans une pomme et après avoir vu que Diphilos était occupé ailleurs et parlait à Thrasôn, tu t'es baissé et tu as envoyé la pomme bien adroitement entre les cuisses de Pyrallis sans chercher à te cacher de moi. Elle l'a baisée et l'a glissée entre ses seins, sous son bandeau...

Pourquoi donc fais-tu cela ? t'ai-je jamais fait ne injure, petite ou grande ? T'ai-je causé une peine ? En ai-je regardé un autre ? N'est-ce pas

pour toi seul que je vis ? (*Elle pleure.*) Ce n'est pas bien, Lysias, d'affliger une malheureuse femme qui est folle de toi. Mais il est une, déesse, Adrastéia, qui voit ces choses-là ; peut-être à ton tour pleureras-tu bientôt quand tu apprendras que je me suis étranglée dans mon lit avec un lacet ou que je me suis jetée dans un puits la tête la première, ou que j'ai trouvé la mort d'une manière quelconque pour que ma vue ne t'importune plus. Tu triompheras alors, comme si tu avais fait une action d'éclat... Mais pourquoi me regarder en dessous et serrer les dents. Si tu as des reproches à me faire, parle, Pythias nous jugera... Qu'est-ce que tu as ?... (*Lysias s'en va.*) Tu t'en vas sans me répondre et en me laissant là ?... (*Elle pleure.*) Tu vois, Pythias, ce que j'ai à souffrir de Lysias !

PYTHIAS

Ô le grossier, qui n'est pas attendri par ces larmes ! tu es une pierre, tu n'es pas un homme. (*À Joessa*) Il faut dire aussi que c'est toi, Joessa, qui l'as gâté en l'aimant trop et en le lui laissant voir. Il ne fallait pas le rechercher tant que cela. Les hommes deviennent méprisants quand ils s'en aperçoivent. Ne pleure plus, pauvre chérie ; et si tu me crois, ferme-lui la porte une fois ou deux quand il viendra, tu le verras bientôt s'échauffer et devenir fou de toi à son tour.

JOESSA, toujours pleurant.

Ah ! ne me dis pas cela ! Que je ferme ma porte à Lysias, moi ? Pourvu qu'il ne s'en aille pas le premier !

PYTHIAS

Mais il revient.

JOESSA

Tu nous as perdues, Pythias. Il t'a entendu dire : « Laisse-le à la porte. »

LYSIAS

Ce n'est pas à cause d'elle que je reviens, Pythias. Je ne veux même plus regarder cette femme. Mais c'est pour toi, pour que tu ne penses pas mal de moi, et que tu ne dises pas : Lysias est un homme sec.

PYTHIAS

Tu peux être sûr que je l'ai dit, Lysias.

LYSIAS, éclatant.

Alors tu veux que je souffre que cette Joessa, qui pleure maintenant, me trompe ? l'autre jour je l'ai surprise couchée avec un jeune homme !

PYTHIAS, qui trouve cela tout naturel.

Lysias, après tout, elle est courtisane. Mais quand les as-tu trouvés couchés ensemble ?

LYSIAS

Il y a à peu près cinq jours... par Dzeus cinq jours, oui ; c'était le deux et aujourd'hui nous sommes le sept. Mon père qui me savait l'amant de cette vertueuse fille, m'enferma en défendant au portier de m'ouvrir. Moi, ne pouvant supporter de ne pas m'unir à elle, j'ordonnai à Dromôn de se baisser devant le mur de la cour, du côté où il est le plus bas, et de me recevoir sur ses épaules, ce qui se fit sans difficulté... Mais pourquoi en dire tant ? Je passai par-dessus, je vins ici, je trouvai la porte fermée avec soin ; on était au milieu de la nuit. Je ne poussai pas la porte, je la soulevai doucement, ce que j'avais déjà fait une fois ; elle tourna sur ses gonds et j'entrai sans bruit. Tout le monde dormait ; je suivis la muraille à tâtons et j'arrivai au lit. (*Un temps.*)

JOESSA, à part.

Que va-t-il dire, ô Damater ? je suis à l'agonie.

LYSIAS

Comme je n'entendais as qu'une seule respiration, j'ai cru d'abord que Lydê était couchée avec elle ; mais ce n'était pas cela, ô Pythias. En tâtant, j'ai senti un visage délicat, sans barbe du tout, une tête rasée jusqu'à la peau d'où montaient des parfums. À ce moment, si j'avais eu une épée, cela n'aurait pas été long, sachez-le bien... Pourquoi riez-vous toutes les deux, cela te semble risible, Pythias, ce que je raconte ?

JOESSA, riant.

Voilà, Lysias, ce qui t'a fait de la peine ? C'était Pythias qui couchait avec moi.

PYTHIAS, honteuse.

Ne le lui dis pas, Joessa.

JOESSA

Pourquoi ne le lui dirais-je pas ? C'était Pythias, mon chéri. Je lui avais fait dire de venir pour que nous couchions ensemble. J'étais si triste de ne pas t'avoir.

LYSIAS

C'était Pythias ce jeune homme rasé jusqu'à la peau ? et depuis six jours il lui a poussé une chevelure pareille.

JOESSA

Elle est rasée depuis... une maladie, Lysias. Ses cheveux tombaient. Montre, Pythias, montre comme cela est, pour qu'il nous croie. (*Pythias ôte sa chevelure.*) Voilà l'éphèbe, l'adultère dont tu étais jaloux.

LYSIAS

Il ne fallait donc pas l'être, ô Joessa ? J'étais amoureux et j'avais touché moi-même.

JOESSA, triomphante.

Alors tu es convaincu ? Veux-tu que je te rende la peine que tu m'as faite ? C'est à mon tour d'être en colère, et justement.

LYSIAS

Non. Allons boire, et Pythias avec nous. Il est juste qu'elle assiste aux libations de notre paix.

JOESSA

Elle y assistera. Oh ! que j'ai souffert à cause de toi, Pythias, ô le meilleur des jeunes amants !

PYTHIAS

Mais il vous a réconciliés. C'est pourquoi il ne faut pas que tu m'en veuilles. Seulement, je t'en prie, Lysias, ne parle à personne de ma perruque.

1. † *La Louve.*
2. † *Petit-pain-au-miel.*
3. † *Petite-cymbale.*
4. † *Rouge-gorge.*

XII

LE RETOUR MALENCONTREUX

PANNYCHIS (*Fête-de-nuit*), courtisane.

DORCAS (*Gazelle*), son esclave.

PHILOSTRATOS, son nouvel amant.

POLÉMON, son ancien amant.

DORCAS, *accourant*.

Nous sommes perdues ! maîtresse ! nous sommes perdues ! Polémôn est revenu riche de la guerre, à ce qu'on dit. Je l'ai vu sous un manteau à bande de pourpre, au milieu de beaucoup d'esclaves. Ses amis sitôt qu'ils l'ont vu sont accourus pour le recevoir. À ce moment j'ai aperçu derrière lui celui qui l'avait accompagné à l'étranger et je lui ai demandé : « Dis-moi, ô Parménôn, — et je l'ai salué la première, — avez-vous fait quelque chose pour nous, et nous rapportez-vous de la guerre un cadeau qui en vaille la peine ? »

PANNYCHIS, *mécontente*.

Il ne fallait pas dire cela si vite, mais : « Vous êtes sauvés, grâces en soient rendues aux dieux ! et surtout au Dzeus Xenios et à l'Athêna Stratia ! La maîtresse demandait toujours ce que vous faisiez, où vous étiez. » Et si tu avais ajouté : « Elle pleurait et pensait toujours à Polémôn », cela aurait été beaucoup mieux.

DORCAS

Je lui ai dit tout cela dès le début, mais je ne t'en parlais pas pour te répéter vite ce que j'avais appris. Dès que je me suis approchée de Parménôn, j'ai commencé ainsi : « Est-ce que, Parménôn, les oreilles ne vous tintaient pas ? car toujours la maîtresse pensait à vous au milieu des larmes, surtout quand quelqu'un revenait d'un combat où il y avait eu beaucoup de tués, elle s'arrachait les cheveux, elle se frappait les seins, elle pleurait à chaque nouvelle. »

PANNYCHIS

Très bien, Dorcas, c'est ce qu'il fallait.

DORCAS

Ensuite je lui ai demandé ce que je viens de te dire, et il a répondu :
« Dorcas, nous revenons dans la magnificence. »

PANNYCHIS

Ainsi il n'a pas commencé par dire que Polémôn se souvenait de moi et qu'il souhaitait de me retrouver vivante ?

DORCAS

Il m'a dit beaucoup de choses comme cela ; mais l'important c'est qu'il m'a parlé de grandes richesses, d'or, de vêtements, d'esclaves, d'ivoire ; quant à l'argent, ils en apportent non plus compté par pièces, mais mesuré au médimne et ils en ont beaucoup de médimnes. Parménôn lui-même a au petit doigt un grand anneau polygonal avec une pierre de trois couleurs qui est rouge en dessus. Quand je l'ai quitté il voulait me raconter comment ils avaient traversé le Halys, comment ils avaient tué un certain Tiridatês et comment s'était conduit Polémôn dans un combat contre les Pisides. Je suis revenue en courant pour t'annoncer cela, afin que tu examines la situation. Si Polémôn arrive (et il viendra dès qu'il se sera délivré de ses amis), — si on le renseigne, et s'il trouve Philostratos chez nous... penses-tu ! Qu'est-ce qu'il va faire ?

PANNYCHIS

Cherchons, Dorcas, un remède à ce qui nous arrive. Ce ne serait pas beau de renvoyer Philostratos qui m'a donné l'autre jour six mille drachmes... Du reste, il est négociant et il me promet beaucoup. D'autre part, je ne peux guère ne pas recevoir ce Polémôn qui revient avec tant d'argent. En outre, il est jaloux. Quand il était pauvre, il était déjà insupportable ; maintenant qu'est-ce qu'il ne va pas faire !

DORCAS

Ah ! et le voici qui arrive !

PANNYCHIS

Je suis énervée, je ne sais qu'inventer, Doreas, je tremble.

DORCAS

Ah ! et Philostratos arrive aussi !

PANNYCHIS

Qu'est-ce que je vais devenir ? Oh ! que la terre m'avale !

PHILOSTRATOS, s'approchant.

Pourquoi ne boirions-nous pas, Pannychis ?

PANNYCHIS, bas.

Misérable, tu m'as perdue. (*Haut.*) Toi, salut, Polémôn, tu as été bien long à revenir.

POLÉMON

Quel est cet homme qui s'approche de vous ?

PANNYCHIS

.....

POLÉMON

Tu te tais ? C'est très bien, Pannychis. Moi qui suis venu des Thermopyles jusqu'ici en cinq jours pour voir cette femme ! Je méritais cela et je t'en remercie. Désormais tu ne seras plus à mes crochets.

PHILOSTRATOS

Mais toi, qui es-tu, l'ami ?

POLÉMON

As-tu entendu parler d'un Polémôn de Steirieus, Pandionide, d'abord chiliarque, maintenant commandant à cinq mille boucliers, et qui fut amant de Pannychis quand je lui croyais des sentiments humains ?

PHILOSTRATOS

Eh bien, capitaine de mercenaires, sache que Pannychis est à moi, qu'elle a reçu six mille drachmes et qu'elle en recevra autant bientôt, dès que j'aurai placé ma cargaison. Et maintenant suis-moi, Pannychis, laisse celui-là chiliarquer chez les Odryses.

DORCAS

Elle est libre, et elle suivra si elle veut.

PANNYCHIS, *bas.*

Que ferais-je, Dorcas ?

DORCAS

Le mieux est de rentrer. Il n'est pas possible que tu restes près de Polémôn en colère ; il n'en serait que plus jaloux.

PANNYCHIS

Puisque tu le veux, rentrons.

POLÉMON

Mais je vous prédis que c'est la dernière fois que vous boirez ensemble, aujourd'hui ; ce n'est pas pour rien que je me suis exercé à de tels

massacres. Mes Thraces, Parménôn ! Que la phalange barre la rue ! Sur le front les hoplites ! sur les ailes les frondeurs et les archers ! le reste à l'arrière-garde !

PHILOSTRATOS

Est-ce à de petits enfants que tu parles, mercenaire, et penses-tu nous effrayer ? As-tu jamais tué un coq ? As-tu jamais vu la guerre ? Peut-être comme sergent as-tu gardé un petit rempart, et encore je suis gentil pour toi.

POLÉMON

Tu le sauras avant peu, quand tu nous verras sous la lance avec des armes éclatantes.

PHILOSTRATOS

Venez donc ici tous ensemble. Moi et ce Tibios, car lui seul me suit, rien qu'en vous jetant des pierres et des coquilles d'huîtres, nous vous disperserons si bien que vous ne saurez plus où vous sauver.

XIII

LA TERREUR DU MARIAGE

MYRTION (*Baie-de-myрте*), courtisane.

PAMPHILOS, son amant.

DORIS, son esclave.

MYRTION

Tu épouses, ô Pamphilos, la fille de Pheidôn le pilote, et déjà on dit que tu l'as épousée. Tous les serments que tu m'as jurés, et les pleurs, tout cela s'en est allé en fumée. Tu oublies Myrtion maintenant, et cela, ô Pamphilos, quand je suis enceinte, au huitième mois ; voilà donc tout ce que j'aurai tiré de ton amour, ce gros ventre que tu m'as fait, et dans peu de temps il faudra que je nourrisse un enfant... une bien lourde charge pour une courtisane ! Car je n'exposerai pas ce que j'ai enfanté, surtout si c'est un enfant mâle, mais je l'appellerai Pamphilos et je le garderai, moi, comme consolation d'amour, et un jour en te rencontrant il te reprochera d'avoir été sans foi envers sa malheureuse mère !

Du reste, tu n'épouses pas une jolie fille ; je l'ai vue dernièrement aux Thesmophories avec sa mère, sans songer qu'à cause d'elle bientôt je ne verrais plus Pamphilos. Toi-même regarde-la d'abord, regarde sa figure et ses yeux, de peur que cela ne t'attriste un jour d'avoir une femme avec des yeux tout à fait glauques et qui louchent en regardant l'un vers l'autre...

Tu as vu Pheidôn, le père de la fiancée ; regarde la face de celui-là, tu n'auras plus besoin de voir sa fille.

PAMPHILOS

Mais tu divagues, Myrtion ! vais-je t'entendre longtemps parler de ces filles et mariages pilotiers ? Est-ce que je sais si elle est camuse ou belle, la mariée ? ou si Pheidôn l'Alôpékêthe (car c'est de lui que tu veux parler, je crois), a une fille nubile ! Même il n'est guère l'ami de mon père. Je me souviens qu'ils ont plaidé dernièrement pour une affaire de navigation. C'est un talent, je crois, qu'il devait payer à mon père et il ne voulait pas, mais mon père l'a cité devant les juges maritimes, et il a eu assez de peine à le faire céder ; il m'a même dit que tout n'avait pas été payé. Si je voulais

me marier, aurai-je refusé la fille de ce Déméa qui l'année dernière a été stratège (elle qui est ma cousine germaine par ma mère), pour épouser la fille de Pheidôn ? Mais de qui tiens-tu cela ? Ou toi-même, ô Myrtion, as-tu inventé ces vaines, ces chimériques jalousies ?

MYRTION

Alors, tu ne te maries pas ?

PAMPHILOS

Tu es folle, Myrtion, ou tu es ivre. Pourtant hier nous ne nous sommes pas beaucoup grisés.

MYRTION, *montrant son esclave.*

C'est cette Dôris qui m'a inquiétée. Je l'avais envoyée m'acheter des pièces de laine pour mon ventre, et faire un vœu à la Lokheia^[1] pour moi, et elle m'a dit qu'elle avait rencontré Lesbia, et que..., mais plutôt toi-même, Dôris, dis ce que tu as entendu, si tu ne l'as pas inventé.

DORIS

Que je sois écrasée, Madame, si j'ai menti. J'étais près du Prytaneion quand Lesbia m'a abordée en souriant et m'a dit : « Votre amant Pamphilos épouse la fille de Pheidôn. » Et comme je n'y croyais pas, elle m'a dit de regarder en passant votre rue où tout était couronné de guirlandes, avec des joueuses de flûte, le bruit de la fête, et des gens chantant l'hyménée.

MYRTION

Eh bien, quoi ? tu as regardé, Dôris ?

DORIS

Bien sûr. Et j'ai vu tout ce qu'elle disait.

PAMPHILOS

Je comprends l'erreur. Lesbia ne t'a pas tout à fait trompée, Dôris, et tu as dit la vérité à Myrtion ; mais vous vous êtes bouleversées à tort, car la noce n'est pas chez nous. Je me rappelle maintenant que ma mère m'a dit hier, quand je venais de vous quitter : « Pamphilos, ton camarade Charmidès, le fils du voisin Aristainetos, se marie déjà ; il se range ! Et toi jusqu'à quand vivras-tu avec ta courtisane ? » Mais je n'ai pas fait attention à ce qu'elle me disait et je suis allé dormir. Ce matin à l'aube je suis sorti, de sorte que je n'ai rien vu de ce qu'a vu Dôris depuis. Si tu n'as pas confiance, vas-y de nouveau, Dôris, et regarde attentivement non pas la rue, mais la porte, et vois laquelle est ornée de guirlandes, tu trouveras que c'est celle des voisins.

MYRTION

Tu me rends la vie, Pamphilos. Je me serais étranglée si cela était arrivé.

PAMPHILOS

Mais cela ne serait pas arrivé. Je ne suis pas fou à ce point, que d'oublier Myrtion, et cela quand par moi elle est grosse d'un enfant.

1. ↑ Nom sous lequel Artémis était adorée par les femmes en couches.

XIV

L'ABANDONNÉE

GLYKERA (*La Douce*), jeune courtisane

THAÏS (*La Brillante*), son amie.

GLYKERA

Ce soldat, Thaïs, l'Acarnane qui entretenait autrefois Abrotonon et après devint amoureux de moi, je veux dire celui qui était toujours sous la pourpre et la chlamyde, est-ce que tu le connais ou bien as-tu oublié l'homme ?

THAÏS

Non, je le connais, ma petite Glykera. Même il a fait la noce avec nous l'année dernière à la fête de Déméter. Eh bien, qu'est-ce que tu veux en dire ?

GLYKERA

Cette mauvaise Gorgona, que je croyais mon amie, a si bien manœuvré qu'elle me l'a enlevé.

THAÏS

Et maintenant il n'est plus à toi, il a fait de Gorgona sa maîtresse ?

GLYKERA

Oui, ô Thaïs, et la chose m'a terriblement frappée.

THAÏS

C'est méchant, Glykerion, mais ce n'est pas imprévu ; ces choses arrivent chez nous les hétaires. Il ne faut pas te faire de peine ni dire de mal de Gorgona. Abrotonon n'a pas dit de mal de toi dans la même circonstance, et pourtant vous étiez amies. — Mais je me demande ce qu'il lui trouve de

bien, ce soldat-là, à moins d'être complètement aveugle, pour ne pas voir comme elle a les cheveux rares et comme ils sont loin du front ; ses lèvres sont livides, cadavéreuses, son cou est grêle ; ses veines ressortent ; son nez est long. Elle n'a qu'une chose, c'est qu'elle est grande et droite ; et puis son sourire est, très attirant.

GLYKERA

Tu crois donc, Thaïs, que c'est pour sa beauté que l'Acarname l'aime ? Tu ne sais pas que la sorcière Chrysarion est sa mère, cette femme qui sait les charmes thettaliens, et qui fait descendre la lune. On dit qu'elle vole pendant la nuit ; elle aura tourné la tête de cet homme en lui faisant boire des poisons, et maintenant elle le panne.

THAÏS

Et toi, ma petite Glykera, tu en panneras un autre. Mais tu peux dire adieu à celui-là.

XV

L'INCANTATION

MÉLITTA (*Abeille*), courtisane.

BACCHIS (*Bacchante*), son amie.

AKIS, son esclave.

MÉLITTA

Si tu connais, Bacchis, une vieille, une de ces Thessaliennes qui font des incantations et savent rendre aimable même la femme la plus détestée, puisses-tu en profiter toi-même, mais va la chercher et amène-la-moi. Mes vêtements, mon or, je donnerais tout avec joie si seulement je voyais Charinos revenir à moi et haïr Simichê !

BACCHIS

Qu'est-ce que tu dis ? Il n'est plus avec toi ? C'est chez Simichê, ô Mélitta, que va Charinos ? Lui qui a eu pour toi tant de querelles avec ses parents, et qui a refusé cette riche fiancée et sa dot de cinq talents ? Je me rappelle te l'avoir entendu dire.

MÉLITTA

Tout cela est parti, ô Bacchis, et voilà cinq jours entiers que je ne l'ai pas vu ; ils boivent, chez son camarade Pammenès, lui et Simichê.

BACCHIS

C'est terrible, Mélitta, ce qui t'arrive. Mais pourquoi aussi vous êtes-vous brouillés ? Sans doute ce n'est pas pour peu de chose.

MÉLITTA

Je n'ai rien à dire là-dessus. Avant-hier, en revenant du Pirée où il était allé, je crois, envoyé par son père pour toucher une créance, il n'a pas voulu me connaître quand j'accourais vers lui comme d'habitude ; et quand j'ai voulu l'embrasser, il m'a repoussée en disant :

« Va-t'en avec ton armateur Hermotimos ou bien va voir ce qui est écrit sur les murs du Kéramique où vos noms sont gravés sur une stèle.

— Quel Hermotimos ? ai-je dit, quelle stèle dis-tu ? »

Mais sans me répondre et sans dîner, il s'est couché le dos tourné. J'ai fait tout ce que j'ai pu inventer, je l'ai pris dans mes bras, j'ai essayé de le retourner de mon côté, je l'ai baisé entre les épaules. Mais comme rien ne pouvait l'amollir, il m'a dit :

« Si tu continues, je vais m'en aller tout de suite, au milieu de la nuit ! »

BACCHIS

Tout de même, tu connais Hermotimos ?

MÉLITTA

Puisses-tu me voir, ô Bacchis, devenir plus malheureuse encore que je ne le suis, si je connais un armateur du nom d'Hermotimos. Au matin, l'autre s'est éveillé au chant du coq et est parti. Je me suis souvenue alors de ce qu'il m'avait dit au sujet du nom écrit au Kéramique, et j'ai envoyé Akis pour qu'elle vît ce qu'il y avait. Elle n'a rien trouvé d'autre que cette seule inscription à droite en entrant, près du Dipylos : « MÉLITTA AIME HERMOTIMOS », et un peu plus bas : « L'ARMATEUR HERMOTIMOS AIME MÉLITTA. »

BACCHIS

Quelles idées ont les jeunes gens ! J'y suis. Quelqu'un a écrit cela pour tourmenter Charinos sachant qu'il était jaloux. Lui, il l'a cru sur-le-champ. Si je le voyais, tout à l'heure, je lui en parlerais. Il est sans expérience, comme un enfant qu'il est.

MÉLITTA

Mais comment le verrais-tu ? Il s'est enfermé avec Simichê. Ses parents sont venus le chercher chez moi... Ah ! si je pouvais trouver, Bacchis, une vieille, comme je t'ai dit. Rien qu'à se montrer elle me sauverait la vie.

BACCHIS

Il y a, ma chérie, une magicienne très courue, Syrienne de race, encore verte et vigoureuse. Phantias m'avait quittée sans raison, comme Charinos ; elle l'a réconcilié avec moi après quatre mois entiers, quand je désespérais déjà, et par ses enchantements elle me l'a ramené.

MÉLITTA

Qu'est-ce qu'elle a fait, cette vieille, si tu te le rappelles encore ?

BACCHIS

Elle ne prend pas beaucoup, Mélitta, pour salaire. Rien qu'une drachme et un pain. Mais il faut apporter encore du sel, sept oboles, du soufre et une torche de résine. La vieille prend tout cela ; on verse aussi du vin dans un kratêr et c'est elle qui le boit. Enfin il faudra quelque chose de l'homme lui-même, par exemple des vêtements ou des chaussures ou quelques cheveux ou d'autres choses semblables.

MÉLITTA

J'ai ses chaussures.

BACCHIS

Elle les suspend à un clou, brûle du soufre dessous et répand du sel sur le feu en disant vos noms, celui de ton amant et le tien. Ensuite elle tire une toupie de son sein et la fait tourner en récitant le charme avec une voix rapide. Des mots barbares à faire trembler. Voilà ce qu'elle a fait [pour moi], et bientôt Phantias, malgré les reproches de ses camarades, de Phoibis avec qui il vivait et qui le suppliait, revint à moi. Il était poussé par le charme. Et même elle m'a appris le moyen de rendre Phoibis détestée : c'est d'observer la trace de ses pieds quand elle vient de passer, et de les effacer en posant le pied droit où elle a mis le pied gauche et le pied gauche où elle a mis le pied droit, en disant : « J'ai marché sur toi. Je suis au-dessus de toi. » Et j'ai fait ce qu'elle m'avait dit.

MÉLITTA

Pas de retard, pas de retard, ô Bacchis ! appelle tout de suite la Syrienne.
Et toi, Akis, prépare le pain et le soufre et tout ce qu'il faut pour
l'incantation.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](https://www.gnu.org/licenses/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Cantons-de-l'Est
- Hervé-Marc
- Fabrice Dury
- Cunegondel
- Toto256
- Aristoi
- TptBot
- Hsarrazin

1. ↑ <http://fr.wikisource.org>

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)